



# NOTES DE VOYAGE.

---

(Suite et fin.)

## VII

On s'était établi à bord du mieux qu'on avait pu. Avec la galanterie qui distingue tout homme bien né — fût-il journaliste — les cabines avaient été données aux dames, et la race inférieure, représentée par les hommes libres de tout lien conjugal, avait été refoulée dans les sombres régions de la cale. Si le Dante avait vécu de notre temps, il aurait eu de sublimes études à faire sur cet antre terrible qui recèla, pendant neuf jours, les forces les plus explosives du pays.

On ne comprend pas encore comment le contact de tant d'imaginations brûlantes n'a pas fait sauter le steamer. Il y avait là tous les salpêtres possibles ; de plus, l'on y souffrait considérablement ; ajoutez le charbon de la pipe et vous avez le plus dangereux et le plus éclatant des combustibles. Offrons nos libations au Destin : nous sommes tous revenus sains et saufs.

La Caverne, comme on appelait ce lieu de réclusion du quatrième état, devra devenir inhabitable à jamais, pour tout passager qui n'aura pas, au moins pendant neuf ans, subi le martyre de ce tyran qu'on appelle le public lecteur. C'est un conseil que nous donnons à la compagnie. Un soir, un profane se glissa parmi la bande : le matin, on le trouva dévoré par les ours littéraires et les canards politiques.

En présence de cette affluence de passagers, le capitaine avait

dû faire lit de tout bois. On en avait placé dans les portes, dans les fenêtres, dans le lavoir, et le plancher en était pavé. On ne voyait partout que des dormeurs, quand ils dormaient.

Mais c'est une chose extraordinaire comme le sommeil n'est pas en raison directe du nombre de lits.

Durant toute la nuit, la Caverne faisait entendre une de ces combinaisons de bruits discordants qui ne peuvent s'exprimer. On pourrait s'en faire une idée en imaginant une centaine de pensionnaires jouant en même temps sur des pianos discords, quelque chose comme *Home, sweet Home*. L'oreille était abrutie par une avalanche de chansons insensées, et les calembours en fusion donnaient une odeur insupportable. Si, par malheur, quelqu'un venait à sommeiller, il était sûr de rêver qu'il était en Chambre pendant un discours de Tom Fergusson ; il ne tardait pas à s'éveiller en poussant des cris de désespoir. Un ancien étudiant en médecine a déclaré que ce cauchemar pouvait être très-dangereux, et pour éviter les accidents, on avait soin de jeter les valises à la tête de celui qui manifestait une tendance à fermer l'œil.

En laissant Owen's Sound, vers dix heures du soir, nous nous dirigeons vers Killarney, qui en est éloigné de 120 milles. Il ne faut pas croire qu'il s'agit ici des fameux lacs d'Irlande ; mais pour une contrée peu connue, le paysage est très-joli. Il y a quinze à vingt maisons toutes propres, blanches, suffisamment grandes sans luxe, d'un confort très-satisfaisant. Les habitants ont l'air très à l'aise. Ils s'occupent généralement de pêche, ce qui leur donne de bons bénéfices. Le poisson blanc est très-abondant dans ces parages, et l'an dernier pas moins de 6,000 quarts ont été expédiés du seul poste de Killarney à Collingwood. Ce poste a été établi, il y a une cinquantaine d'années, par un Canadien-Français, M. de la Morandière. Deux de ses fils demeurent encore en cet endroit. L'un d'eux est cultivateur, ce qui est assez rare dans cette contrée. Ce n'est pas, cependant, que la terre soit dépourvue de fertilité ; et il y a de grands avantages pour l'écoulement de tous les produits, en échange de pelleteries ou de poisson qui trouvent toujours un marché profitable. Son frère s'est occupé tour à tour d'enseignement et de commerce.

Un autre de nos compatriotes tient le bureau de poste et un magasin destiné à fournir aux Sauvages tous les articles dont ils peuvent avoir besoin. M. Thibault (c'est son nom) avait pour père un Français établi dans le Haut-Canada. Depuis quinze ans, il demeure à Killarney avec sa famille.

Les catholiques de Killarney ont construit une jolie petite

chapelle, où l'un des missionnaires de Wekouamakong vient dire la messe au moins une fois par mois.

Ce nom de Killarney n'est connu que depuis une dizaine d'années, anciennement ce poste avait nom *Chilaláney* (on ne garantit pas l'orthographe), ce qui, en langue sauvage, veut dire chenal ouvert aux deux extrémités. Ce chenal est entre la terre ferme au nord, et l'île William qui forme partie du groupe des îles Manitoulines, au milieu desquelles nous commençons à voguer.

## VIII

Nous longeâmes ensuite les îles Manitoulines et le groupe qui en dépend pour gagner le Petit Courant. Ces îles sont au nombre de quatre principales ; mais il y en a, en tout, 22,000. Ce chiffre peut donner une idée de la variété des paysages qui s'offrent à la vue du touriste sur tout le parcours, depuis *Cabot's Head* jusqu'au Sault, en même temps que des difficultés de la navigation dans ces parages. Ces îles forment autant de détroits plus ou moins larges, plus ou moins profonds, et s'éloignant tous notablement de la ligne droite.

Pour se diriger au milieu de ce labyrinthe où les profanes se perdraient sans espoir de retour, il y a trois ou quatre phares. Pour le reste, il n'y a que l'observation. Heureusement que les courants sont à peu près nuls, et que les vents sont considérablement affaiblis par ce grand nombre d'obstacles qu'ils rencontrent sur leur passage.

L'île Fitzwilliam, la Grande île Manitouline, l'île Cockburn et l'île Drummond, sont celles qui ont donné à tout le groupe le nom qu'il porte encore, et qui, pour les sauvages, veut dire sacré ou consacré aux manitous. Nous les mentionnons dans l'ordre de leur position de l'est à l'ouest.

La Grande île Manitouline a 80 milles de longueur sur 20 milles de largeur, et comprend une superficie d'environ 1,600 milles carrés. Le principal établissement qu'il renferme est celui de Wikouamikong situé au fond de la baie de Smith, à l'extrémité nord-est de l'île. Il a été fondé en 1836 par Sir Francis Bond Head. Il n'a pas prospéré au-delà de toute espérance, mais aujourd'hui il compte environ 1,500 habitants, sauvages ou métis. Cette localité est très-avancée ; il y a là deux missionnaires, des Frères, un Couvent dirigé par quatre religieuses. C'est un des rares endroits de notre pays où l'on soit parvenu à faire accepter aux sauvages la civilisation avec ses obligations et ses charges. Ils cultivent la terre

et ne dédaignent pas de faire tous les travaux qui occupent les *Faces Pâles*.

Depuis quelques années, l'attention a été quelque peu attirée vers cette partie du pays, d'abord par les difficultés intervenues entre le gouvernement et les sauvages, et ensuite par la découverte des mines de Pétrole. La fièvre de l'huile s'est portée jusque-là. Les succès, néanmoins, ne paraissent pas avoir été considérables.

Une mission protestante existe sur la baie de Heywood, à un endroit qui s'appelle Manatouwanning, et qui se trouve être la capitale de l'île puisque le surintendant des sauvages, qui forme le gouvernement, y demeure.

Les protestants se plaignent de ce que leurs missionnaires ne peuvent faire autant de prosélytes que les jésuites. A peine s'ils peuvent réunir autour d'eux une douzaine de familles.

Nos missionnaires se rendent généralement dans les missions pour le reste de leur vie ; ils comprennent l'importance du sacrifice qu'ils acceptent, et ils ne négligent rien pour mieux faire fructifier leurs travaux. En peu d'années, ils sont maîtres de la langue, et toujours prêts à courir au poste qui reclame leur présence. Rien ne les arrête dans leur œuvre de dévouement, et ils n'ont pas d'autre but que la gloire de la religion.

Les ministres protestants ne sont généralement envoyés que pour peu d'années, et leur famille, qui les accompagne, les oblige de rester au poste principal, afin que leur femme et leurs enfants n'aient point trop à souffrir de cet exil qui les sépare de la civilisation et de tous ses agréments. " On dit que les sauvages qui demeurent en grand nombre à la mission des Révérends Pères Jésuites, à Wequamekong, sont plus dociles, plus industrieux, plus intelligents, et supérieurs aux protestants ; mais l'occasion nous manqua de juger de la vérité de cette assertion." Telles sont les propres paroles de M. W. H. G. Hingston, dans ses *Western Wanderings*, ou récit d'un voyage qu'il fit en Amérique en 1854.

La population totale de la grande Ile Manitouline est d'environ deux mille ; mais elle va toujours en diminuant. Elle souffre considérablement de la pneumonie, et cette maladie en fait périr un grand nombre.

Le Petit Courant est un village situé sur la grande Ile Manitouline, en face de l'île de la Cloche. Il y a là comme un petit golfe, au fond duquel on aperçoit une demi-douzaine de maisons et trois ou quatre cabanes d'écorce.

Le capitaine nous fait l'honneur de nous présenter le roi de la localité, le Grand Chef Columbus, un espèce de gaillard de cinquante ans, muni d'une figure assez imbécile, portant sur la

tête les plumes qui rappellent sa haute position, mais ayant les pieds d'une nudité qui témoigne de sa pauvreté.

Il y a là une petite église protestante, un magasin et un bureau de poste, et une couple d'ouvriers. L'un d'eux nous dit qu'il n'était arrivé là que depuis huit jours. Il cherchait du travail sur quelques ouvrages du gouvernement dans le voisinage.

Pendant qu'on change les malles et que le bateau prend du bois, on commence par faire une razzia dans le magasin : tout le monde voulait avoir des curiosités sauvages. Il est très-facile de se procurer beaucoup mieux dans n'importe quelle ville, mais on voulait faire ses emplettes au lieu même de la production. Il y avait, dans ce projet, une profonde idée commerciale et économique, qui donne une haute opinion de ceux qui l'ont inventée.

## IX

Pour la première fois depuis notre départ, nous voyons des sauvages, de vrais sauvages, habitant des *wigwams* en écorce, et avec leurs enfants attachés sur leur dos ou suspendus aux branches des arbres.

Il y avait là deux ou trois spécimens pur sang. Ils ont tous l'air forts et robustes, sans précisément briller par la beauté ; la couleur surtout ne paraît pas s'être améliorée ; elle est restée d'un jaune tirant vers la nuance suie-foncé. Chez les métis, quoique la couleur se soit conservée, par suite surtout du régime de vie, les traits se rapprochent beaucoup de ceux de la race blanche, et parmi les représentants de cette race de transition se trouvent des types qui seraient au premier rang, même dans une civilisation plus avancée.

Les sauvages pur-sang ont conservé tous les instincts de leurs ancêtres : ils ont surtout horreur du travail. Comme guides ou voyageurs, ils sont d'une grande utilité, et consentent volontiers à donner leurs services ; mais pour la culture de la terre, l'exploitation des mines, des chantiers ou des moulins, il est très-rare qu'on puisse obtenir leur concours. Ils aiment mieux faire la chasse et la pêche, et un peu souffrir de la faim quand il n'y a rien à manger.

Ce jour-là, il se fit un grand trafic de corbeilles d'écorce, de petits canots d'écorce, de paniers d'écorce et de foin d'odeur.

Comme il restait encore un peu de temps, on fit quelques visites aux *wigwams* de la place. On a beau vanter les beautés de la vie des bois et les délices de l'existence indienne, nous devons avouer

que ces cabanes étaient loin de nous représenter l'idéal du bien-être et du confort.

Ces *wigwams* sont faits comme dans l'ancien temps. On plante une dizaine de pieux qu'on joint à leur extrémité supérieure, on couvre le tout d'écorce, à l'exception du faite, et la bâtisse est terminée. L'ouverture qu'on a laissée en haut est destinée à laisser échapper la fumée. Mais nous croyons que ce n'est là qu'une sinécure, tant il reste de fumée en dedans.

Sur des paillassons d'une saleté sans égale, sont étendus des enfants, des hommes, des femmes et des chiens, le tout rivalisant avec le paillason pour la malpropreté phénoménale dont ils donnent la preuve.

Les petits enfants sont soigneusement ficelés comme une balle de coton, et attachés sur une planche. Ils ne peuvent remuer que les yeux. C'est dans cet état que les mères les hissent sur leur dos pour leurs longs voyages. Dans les bonnes familles, on les attache aux branches des arbres et on les laisse bercer par le vent. On prétend que ceux-là sont mieux élevés que les autres.

De Killarney au Petit Courant, il y a vingt-cinq milles, et du Petit Courant à la Rivière des Espagnols, il y en a trente. Nous y arrivâmes un peu après midi. Cette localité vient d'être livrée à la civilisation par l'établissement de deux moulins à scie qui, cette année, vont probablement livrer six à huit millions de pieds de bois de commerce. Les propriétaires sont MM. Smith et Cie., de Toronto. Ils ont une quarantaine d'employés, dont la plupart sont du Bas-Canada. Il y a aussi quelques sauvages parmi eux.

L'endroit paraît peu favorable à la colonisation, sur les bords du détroit. On n'y voit que des roches, sur lesquelles poussent modestement quelques sapins rabougris arrêtés au dixième de leur croissance par le manque de nourriture.

La rivière des Espagnols est un des principaux tributaires du lac Huron. Elle prend sa source dans deux lacs situés à plus de cinquante milles de distance, qui ont été, de la part de la commission géologique, l'objet d'une exploration très-soignée. A son embouchure, elle a environ un demi-mille de large, et sur tout son parcours, elle renferme un grand nombre d'îles. Elle est coupée par une demi-douzaine de cascades dont la hauteur varie de dix à cinquante pieds. Elle est bordée de magnifiques forêts de pins, que la nouvelle société se propose d'exploiter en grand. On a fait, dans cette direction, plusieurs essais de culture qui ont parfaitement réussi.

En partant de la rivière des Espagnols, au lieu de suivre la côte l'*Algoma* gagne au Sud de toutes les petites îles qui continuent de

border le rivage ; nous laissâmes successivement derrière nous les mines de Bruce, l'île Drummond, établie en 1812 par le général de ce nom, et, depuis, cédée aux Etats-Unis, et l'île St. Joseph, qui est depuis longtemps le siège d'une mission importante, encore dirigée par les Révérends Pères Jésuites. Leur église est à un mille du débarcadère, c'est ce qui nous empêcha de la visiter—seulement nous avons appris que leur zèle était couronné d'un beau succès. Ils ont là une église fréquentée par plus des deux tiers des habitants, sauvages et métis, de la localité.

Il y a aussi un missionnaire protestant qui cumule cette fonction avec celle de maître de poste. Il y avait, auprès du quai, une vingtaine de sauvages regardant fort sérieusement ce bruit et ce mouvement. sans aucunement s'en inquiéter. C'est étonnant comme cette race n'est pas curieuse, ou du moins elle ne le fait pas voir. On dirait qu'elle tient à ne jamais se laisser influencer par aucune des passions qui troublent les hommes civilisés. Aussi le poète anglais a-t-il appelé l'Indien :

*The stoic of the woods, the man without a tear.*

## X

Nous ne devons passer au Sault que le lendemain à midi. Nous soupirions après les rapides comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive. Et voici pourquoi. On nous avait dit que sur le lac Supérieur, le temps serait frais. Or, depuis deux jours, il faisait une chaleur à fondre les pierres. On en profitait pour lier conversation : "Quelle horrible chaleur ! N'est-ce pas qu'il fait horriblement chaud, affreusement chaud, terriblement chaud ?" Les plus hardis, les esprits avancés, disaient : "Croyez-vous qu'il fera chaud encore longtemps ?" Les âmes compatissantes demandaient avec un accent timide et bienveillant : "Souffrez-vous beaucoup de la chaleur ?"

Ce fut pendant deux grands jours, le cliché de la conversation.

Enfin, lundi midi, nous étions en vue du Sault. Le village, du côté canadien, n'a pas l'air très-florissant. Il faisait de meilleures affaires, sous forme de contrebande, lorsqu'il jouissait des privilèges d'un port franc. Les terres, sans être absolument mauvaises, ne sont pas très-bonnes, et l'absence de marché avantageux empire encore la condition des cultivateurs.

Il y a, dans cette localité, beaucoup de Canadiens-Français ; il

y a quinze ans, c'est à peine si on voyait deux ou trois personnes étrangères à cette nationalité. Aujourd'hui, la position des deux races s'est un peu modifiée. Le père Baxter, S. J., est chargé du soin des âmes. L'église ne brille pas par excès de richesse, mais elle est assez grande pour toute la population.

Le Sault Ste. Marie est le chef-lieu de tout cette immense district d'Algoma, qui jouit d'une existence politique distincte, et possède le suffrage universel. Il y a là une prison, un magnifique bureau de poste, deux ou trois vastes hôtels, et autant de jolies résidences privées, surtout celle du shérif Carney et celle de M. Simpson, M. P. P., à qui nous promîmes d'aller rendre visite à notre retour. M. Simpson est un ancien habitant de la localité. Pendant quinze ans, il y a rempli les fonctions de facteur, pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce poste est aujourd'hui abandonné ; la concurrence américaine l'a tué.

Un autre personnage célèbre de la localité, c'est le Juge Prince.

En 1837, le Colonel Prince était chargé de veiller à la frontière de l'Ouest ; et c'est en cette qualité qu'il s'est fait une réputation qui lui a mérité de chaudes félicitations en même temps que de très-vifs reproches. Déjà plusieurs attaques avaient eu lieu et quelques sujets britanniques avaient perdu la vie. Les assaillants étaient en trop petit nombre pour qu'on put facilement s'en emparer. Et puis un procès, c'est bien long. Ceux qu'on avait arrêtés n'avaient pas empêché les autres de revenir.

Dans des circonstances aussi difficiles, le Colonel prit une résolution énergique : il s'empara de deux ou trois de ces brigands et les fit fusiller sur le champ.

Il y eut grand émoi en Canada et même en Angleterre. A la Chambre des Communes, la conduite du Colonel fut dénoncée comme barbare, inhumaine, contraire à toute notion de droit britannique ; il fut même question de lui faire un procès.

Il laissa passer l'orage sans broncher, et il eut l'occasion de ne pas regretter d'avoir substitué, pour un instant, la justice prompte et terrible aux formalités judiciaires et à l'humanité : les brigands qu'il avait fait fusillés avaient été les derniers à mettre le pied sur le sol canadien.

Le Sault Ste. Marie est un des plus anciens établissements fondés dans l'Ouest. Dès 1640, les Pères Raimbault et Jogues y établis-saient une mission dont il est question très-souvent dans les relations des Pères Jésuites. C'était leur poste principal, le centre d'où ils rayonnaient depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Mississippi et au golfe du Mexique.

La petite ville américaine qui porte ce nom, et qui représente

les traditions de l'ancien temps, possède aujourd'hui une population de près de 2000 âmes. Elle a plusieurs établissements importants, des magasins, destinés surtout au commerce qui se fait avec les Sauvages du lac Supérieur, et des hôtels destinés aux nombreux étrangers qui vont y jouir, durant l'été, de la température comparativement fraîche produite par le voisinage du lac Supérieur.

Le Sault a été témoin de plusieurs événements importants. C'est à cette place que se réunirent, en 1671, les représentants de toutes les nations sauvages, mandées par M. de Saint-Lusson, envoyé de Talon, pour recevoir leur soumission au roi de France qui leur promettait sa haute et puissante protection. Ils étaient là 2000 et ils acceptèrent avec un enthousiasme sans pareil, les propositions qu'on leur faisait.

C'est probablement à cet endroit que le drapeau de la France flotta le plus longtemps au nord du continent. En 1770, un nommé Cadot, un Canadien-français établi au Sault, y avait construit, à ses propres frais, un fort dont il avait le commandement. En dépit des soumissions de M. de Vaudreuil, il ne cessa de garder son poste, où il ne paraît pas, du reste, avoir été exposé à de fortes attaques de la part des Anglais, qui lui passaient probablement cette fantaisie comme très-originale.

Ce Cadot avait épousé une femme Chippewa et on ne parlait que cette langue dans sa maison. Du reste, il était d'une hospitalité toute écossaise, et les voyageurs de ce temps mentionnent son nom avec beaucoup d'éloges.

Le détroit qui relie le lac Huron au lac Supérieur a quarante milles de long. A égale distance de ses deux extrémités se trouve la chute ou le rapide qui a donné son nom à la localité. Ce rapide n'est pas considérable : environ vingt-trois pieds de descente, sur une longueur de trois quarts de mille. On peut y passer en canot, pourvu que l'embarcation soit bien dirigée, et que ceux qui la montent ne soient point effrayés du danger.

Les directeurs de la compagnie du Nord-Ouest, qui étaient des gens très-entrepreneurs et très-ingénieurs, y avaient pratiqué des écluses pour le passage de leurs canots, dont ils évitaient ainsi le portage.

Il y a une trentaine d'années, on établit un chemin pour le transport des vaisseaux à voiles et à vapeur. Le vaste steamer *Sam Ward* navigua par ce moyen du lac Huron au lac Supérieur. Cette idée était assez ingénieuse, et elle n'a pas encore été abandonnée. Plusieurs ingénieurs sont d'opinion de la faire revivre à Niagara pour éviter par ce moyen la construction du canal que nos voisins croient nécessaire à leur puissance commerciale et militaire.

Mais tout cela n'était que le prélude du canal Ste. Marie. Ce canal devait d'abord se faire sur le côté canadien. Les ingénieurs avaient examiné le terrain, préparé les plans, et déclaré qu'il y avait plus d'avantages que du côté américain. Et cependant l'entreprise ne réussit pas.

Les Américains firent mieux et construisirent ce magnifique travail qui fait honneur à leur industrie. L'Etat du Michigan se chargea de l'ouvrage, moyennant sept cent cinquante mille acres de terre que lui donna le gouvernement de Washington. Le canal Ste. Marie n'a qu'un mille et trois quarts de long, et la chute est tournée par deux écluses. La largeur est de soixante-dix pieds au fond et de cent pieds au niveau de l'eau; il y a douze pieds et demie sur le seuil des portes. On dit que ce travail n'a pas de supérieur au monde. Les côtés des écluses et les ailes qui se prolongent à près de dix arpents, sont en maçonnerie massive de vingt-cinq pieds de haut et de dix pieds d'épais à la base, avec des contre-forts à tous les vingt pieds.

Les dimensions qu'on lui a données étaient nécessaires pour le passage de ces vastes *propellers* qui font le service entre Chicago, Milwaukee et Détroit.

Ce canal fut terminé en 1855, et en 1856, pour la première fois, un navire de deux cent soixante tonneaux, le *Dean Richmond*, se rendait de Chicago à Liverpool.

Maintenant il passe environ quinze cents vaisseaux chaque année dans le canal Ste. Marie, représentant un tonnage de près d'un million.

La Compagnie du Nord-Ouest, au temps de ses splendeurs, avait établi sur la rive nord du fort qu'elle abandonna à son orgueilleuse rivale, lors de son amalgamation en 1821. Un pauvre particulier, ayant plus d'esprit d'entreprise que de prévoyance, tenta depuis, d'y faire une concurrence sérieuse à la puissante corporation. Il éleva, sur la rive nord du détroit, une grande maison en pierre entourée de dépendances considérables, et pendant quelques années, il soutint bravement le combat; mais la partie n'était pas égale, et il lui fallut céder. Il fut ruiné, sa maison fut abandonnée. Quelques années après, la Compagnie de la Baie d'Hudson fut forcée d'en faire autant, en face de la concurrence des Américains. C'est ainsi que les vainqueurs sont quelques fois vaincus et forcés de subir la loi qu'ils ont été contents d'appliquer aux autres.

Lorsque nous passâmes au Sault, le thermomètre marquait 104°; nous avons hâte d'arriver à cet Eden qu'on nous annonçait depuis trois jours, où l'on nous promettait brise et fraîcheur jusqu'au pardessus inclusivement.

Nous ne fûmes pas trompés. En dépassant le Gros Cap, nous recevions l'air frais du nord et nous observions, dans la température, un changement considérable. Le soir, à vingt lieues du Sault, nous mettions des pardessus.

## XI

Ce soir-là, nous eûmes notre premier concert à bord. Nous avions parmi les membres de l'Association, de véritables artistes par le talent, par le goût, par l'exécution.

Le programme était proposé durant la journée, imprimé et distribué au commencement de la soirée. A neuf heures, le *manager*, d'un air solennel — ils ont souvent l'air solennel, nos charmants confrères — prenait sa place au milieu de la foule qui était tout oreilles, et appelait tour à tour les exécutants, en accompagnant chaque article du programme de quelques appréciations de circonstance.

Pour cette réunion, les Dames faisaient une demi-toilette, et j'affirme avoir vu poindre un habit à queue. On lui fit grâce pour une fois, et il eut soin de ne pas revenir.

Ces réunions étaient des plus agréables. Elles se composaient de musique, de lecture et de récitation. Chacun y contribuait avec beaucoup de bonne volonté. Avant onze heures, le programme était épuisé, et on complétait la soirée par quelques quadrilles.

Je me rappelle qu'un soir, j'avais pour vis-à-vis un fils de famille, le descendant d'un chef Chippewa. En le voyant emporté dans les tourbillons d'un cotillon échevelé, et se mêlant si joyeusement aux inventions de la civilisation, je pensais combien cette civilisation et ses plaisirs avaient été funestes à ses ancêtres; je me demandais aussi quelle idée il devait avoir de nos amusements réglés comme du papier de musique, sans art, sans goût, sans entrain, lui qui avait vu la danse de guerre des sauvages avec ses terribles accompagnements de chevelure scalpées, de cris de vengeance faisant trembler les sombres forêts, de vociférations des femmes s'arrachant les lambeaux d'un pauvre prisonnier qu'on venait d'immoler, au bruit du tonnerre dont les rochers se renvoyaient les puissants échos. C'était la danse de la nature, mais elle était pleine de de grandeur et de poésie sauvages comme notre belle et grande nature, elle était destinée à nos immenses forêts, à nos mers d'eau douce, à notre fleuve-roi.

Nos amusements d'aujourd'hui, résultats du *spleen*, de la vanité,

de la fausseté du goût et des principes, ont l'air d'avoir été inventés pour des pulmonaires.

J'aurais continué plus loin mes réflexions, lorsque je fus réclamé pour la Chaîne des Dames. Nous ne pouvons jamais nous y soustraire à cette Chaîne des Dames.

En sortant du détroit de Ste. Marie pour entrer dans le lac Supérieur, le coup d'œil est magnifique. D'un côté se trouve le Gros Cap, élevé de sept cents pieds, et de l'autre la Pointe aux Iroquois, à peu près d'égale hauteur. Ces deux rochers apparaissent là comme deux sentinelles avancées destinées à défendre le lac contre les abords de l'ennemi.

Ce Gros Cap est bien connu des navigateurs. Ils le redoutent principalement parce qu'il est toujours entouré de brouillards épais qui les obligent à faire relâche souvent pendant une journée entière.

Anciennement, si on en croit les observations des géologues, les eaux du lac s'étendaient sur une grande partie des terrains qui l'entourent. En se retirant, les eaux ont laissé des espèces de marais, d'où s'échappent continuellement des vapeurs que la température plus basse du lac condense et épaissit, au point d'obscurcir complètement la vue.

Les savants en ont dit encore bien d'autres sur le lac Supérieur. On le soupçonne de communication souterraine avec le fleuve et on soutient cette opinion avec des raisons qui ne manquent pas de vraisemblance.

Plusieurs rivières de grande dimension se jettent dans le lac Supérieur; tout ce volume d'eau devrait passer par le détroit Ste. Marie, et cependant ceux qui ont étudié la question soutiennent que ce détroit n'en peut renfermer plus d'un dixième. Où vont les autres neuf dixièmes? On n'a jamais pu le savoir. Car le lac n'a pas d'autres débouchés.

Ce qui appuie cette hypothèse d'une communication souterraine entre le golfe St. Laurent et les lacs Ontario, Huron et Supérieur, c'est qu'ils sont juste assez profonds pour se trouver — au fond — au niveau de la marée à sa hauteur moyenne.

Le lac Erié est le seul qui ne jouisse pas de ce privilège : il n'a que soixante-dix pieds de profondeur. En revanche, il possède les chûtes de Niagara pour y déverser un volume d'eau illimité.

Un autre phénomène que présente l'une de ces vastes nappes liquides, c'est celui du lac Michigan; le printemps, dans les eaux hautes, le courant se divise en deux parties, et il se déverse en même temps dans le lac Huron par le détroit de Michillimakinac, et dans le Mississipi. Les géographes ne connaissent qu'un autre

lac qui soit situé dans de semblables conditions : c'est le lac Wolleston, situé juste à la hauteur des terres entre la Baie d'Hudson et la Mer du Nord.

Le lac Supérieur est la plus grande étendue d'eau douce qu'il y ait au monde. Il a quatre cent vingt milles de longueur, et cent soixante milles de largeur, formant une superficie de trente deux mille milles carrés. Le lac Baikal, qui vient après lui, n'a que quatre cent dix milles sur quarante. Les sauvages l'appelaient Keetchegawmi et Mississawgaiegeon. Les Français, pour des raisons que nous apprécions fort, ont hésité à conserver ces noms ; ils l'ont baptisé tour-à-tour lac Bourbon et lac Tracy.

C'est une véritable mer. Dans les tempêtes, ses vagues ne le cèdent en rien à celles de l'Océan ; les dangers de sa navigation et le nombre de naufrages dont il a été témoin, lui permettent de tenir tête au fameux Cap des Tempêtes.

Seulement, il n'a pas de marées, ou du moins elles ne sont pas soumises aux mêmes influences que celles de la mer. Cependant, quelques voyageurs français affirment qu'on a observé une hausse régulière qui se continuait pendant sept ans. Il avait ainsi haussé de trois pieds. La baisse s'est faite dans le même espace de temps. Les explorations récentes ne font pas de mention de la répétition de ce fait assez curieux.

Le lac Supérieur a été soumis à des explorations nombreuses et très-soignées. Vers 1824, le capitaine Bayfield, de l'Amirauté Anglaise, reçut instruction d'en faire le relevé hydrographique. Il mit trois ou quatre ans à compléter ce travail qui ne laisse rien à désirer. Les cartes qui présentent le résultat de ses observations sont encore en usage aujourd'hui, et les marins les suivent avec une confiance parfaite, parce qu'ils n'ont jamais été trompés.

Nous nous dirigeons vers la baie de Michipicoten, à cent dix milles du Sault. Nous laissons à notre droite, sur la rive nord, une foule d'îles plus ou moins grandes et plus ou moins connues.

Il y a d'abord les deux promontoires de Mermince et de Gargantua, connus par les richesses minières que l'on soupçonne qu'ils possèdent. Le nom de Mermince vient du nom sauvage Marmoaze, qui veut dire assemblage. On ne voit là qu'un amas de rocs qu'on dirait avoir été jetés pêle-mêle. L'île aux Erables est connue des voyageurs par la perte de deux canots chargés d'hommes et de pelleteries appartenant à la compagnie du Nord-Ouest. Parmi ceux qui échappèrent au naufrage se trouvaient M. McGillivray, de Montréal, et le Dr. McLoghlin, qui fut pendant longtemps gouverneur du fort Vancouver. C'est là que se trouve la rivière

Montréal, nommée par la compagnie minière de notre ville, et la rivière Nepigon, célèbre par la quantité de truite qu'elle renferme.

Les richesses du lac Supérieur, en poisson, sont immenses; on en fait l'exploitation assez en grand, et pourtant on est loin d'avoir atteint les dernières limites du possible.

Il y a là une espèce de poisson blanc qui n'a pas son pareil au monde. Ce qui est fort à sa louange, c'est qu'il a toujours été apprécié avec les mêmes éloges. Il y a plus de cent ans, le voyageur Dobbs assurait qu'il était si bon que "toute sauce ne pourrait que lui nuire." Il est vrai que le Baron Brisse n'avait pas encore fait connaître ses inventions sans pareilles qui lui mériteront le titre d'Alexandre-le-Grand du pot-au-feu.

On trouve encore dans le lac Supérieur, du saumon et du hareng. C'est un fait singulier qu'on ne trouve ces deux poissons que dans les lacs qui communiquent avec le fleuve St. Laurent. Comment a-t-il pu remonter jusque là? C'est ce qu'on s'est évertué à chercher, et sans solution assurée. On est obligé de supposer que de grandes commotions de la nature ont complètement modifié la configuration géographique du continent.

## XII

Le poste de Michipicoten est très important. C'est l'entrepôt général de toute cette contrée. C'est là que se transportent les provisions, et c'est de là que les voyageurs se dirigent vers toute la contrée du Nord.

Nous perdons ici un de nos passagers, M. Finlayson, un métis au service de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui revenait de Wekouamekong avec ses deux filles qui sortaient du couvent. Elles y avaient appris le piano. Comment veut-on que les sauvages restent sauvages, lorsqu'on leur inflige toute espèce de tortures de ce genre-là? On travaille au déclassement général. Ces jeunes filles avaient l'air tout à fait demoiselles, quoiqu'un peu brunes et leur toilette était très *comme il faut*. Décidément, les sauvages s'en vont. Leur père causait avec l'intelligence d'un *self made man*. Il s'est lui-même donné une éducation très-passable, et occupe un poste de confiance dans la compagnie.

Nous étions arrivés à ce poste vers cinq heures du matin; plusieurs n'en eurent pas connaissance.

Quelques-uns seulement se rendirent à terre avec le canot de la malle. Ils y virent une maison basse et peu grande, quelques

magasins, et c'est tout. A peu près tous les postes de la compagnie ont la même apparence.

Nous gagnons l'embouchure de la baie, pour toucher à l'Île Michipicoten, que les Français appelaient l'Île Maurepas. Elle a environ quinze à vingt milles de long. Le Havre de Québec, dans lequel nous entrons, doit son nom à la compagnie des mines de Québec et du lac Supérieur, qui avait établi dans le voisinage le siège de ses travaux. Elle continua ses recherches de cuivre jusqu'à une époque assez récente, mais sans que le succès répondit à ses efforts. Il y a trois ou quatre ans, elle a dû tout abandonner.

Avant d'arriver au but de notre voyage, on arrête à l'Île St. Ignace ; elle peut avoir vingt-six milles de longueur, sur douze de de largeur ; elle est surtout remarquable par ses colonnes basaltiques élevées de douze cents pieds au-dessus du lac.

C'est là que se trouve ce phare si tristement célèbre où périt, l'automne dernier, son infortuné gardien, M. Edward Perry. C'était à la fin d'octobre. Le capitaine de l'*Algoma* avait promis qu'il ferait encore un voyage, et qu'il ramènerait M. Perry à Collingwood. Par malheur, en novembre, les tempêtes furent si considérables qu'il fut impossible de tenir cette promesse. Le malheureux gardien conserva jusqu'à la fin l'espoir que ce voyage aurait lieu ; il laissa même partir ses employés.

A la fin, perdant tout espoir, il monta dans un bateau, et essaya de se diriger vers le Fort William. Il y avait une distance de soixante-dix milles à parcourir. C'était plus que hasardé, c'était la mort assurée. Faire un pareil trajet au milieu des neiges, des froids, des vents et des rochers du lac Supérieur, c'était impossible. Par malheur, il n'avait pas de choix.

Au Cap du Tonnerre, son embarcation fut brisée sur les roches. Placé dans l'impossibilité d'aller plus loin, il se coucha tranquillement à cet endroit et y mourut d'épuisement. On trouva son cadavre au printemps.

Combien d'autres légendes, de traditions tristes et émouvantes n'aurait-on pas à raconter sur cette vaste mer qui engloutit tant de hardis et courageux voyageurs, qui a vu tant de tribus sauvages passer sur ses eaux houleuses, qui a été témoin pendant deux siècles, de cette lutte de la civilisation contre la barbarie, des *peaux rouges* contre les *faces pâles* ! Mais la mer ne rend pas ses victimes, et les rochers sont muets. Seulement leur sauvage grandeur semble dire qu'ils ont vu bien des ambitions, bien des colères, bien des courages, bien des vengeances, se heurter sur leurs flancs rugueux, se briser sur leur masse énorme, et s'engloutir à jamais dans les abîmes qui s'ouvrent à leurs pieds.

## XIII

L'un des détails les plus intéressants de l'excursion de la Presse Associée, c'est le journal qu'elle publia durant son voyage. Il y avait à bord un matériel complet : M. Palsgrave avait fourni le caractère, M. Buntin le papier, et M. Hogg la presse. L'ouvrage se faisait un peu par tout le monde : c'est assez dire qu'il ne se faisait pas très-bien ; mais enfin le journal se composait.

Il faut dire aussi qu'il n'était pas très-grand : in-8, et imprimé sur un seul côté. On y lisait la relation du voyage, le programme de la soirée prochaine, quelques annonces et nouvelles à la main. Peu de correspondances d'Europe, et faible sous le rapport des dépêches spéciales. En revanche, la poésie y tenait le haut du pavé ; et tous les timides jeunes gens dont le cœur brûlait secrètement pour quelqu'une des syrénes qui charmaient les loisirs du voyage, avait droit de le lui faire connaître discrètement dans le langage des dieux. Outre cela, on y chantait la musique et ses charmes, on y versait à flots l'éloge et la reconnaissance, on y *blaguait* le public — notre public de soixante-et-quinze, — sur les bienfaits qui allaient résulter de cette excursion.

C'est à cela qu'on s'occupait durant le voyage. Il y eut six numéros du *Canadian Press* de tirés. M'est avis que dans cinquante ans ils seront recherchés autant que l'*Héroïne de Châteauguay*.

C'est ainsi qu'on s'ingéniait à briser, autant qu'on le pouvait, la monotonie du voyage.

A l'Ile St. Ignace, nous eûmes une diversion. L'attention se tourna brusquement du côté des pierres précieuses. On nous dit qu'une île voisine était couverte d'agathes et d'améthistes. De suite, on y court, ou plutôt on y rame, et on se met à la recherche des précieux bijoux. Les recherches ne furent pas millionnaires, mais tout le monde en fut content. On avait été, pendant quatre heures, rôti au soleil, pour ressentir toutes les émotions des chercheurs d'or. Une fois de retour au bateau, chacun examinait sa richesse ; on discutait, on comparait, on trafiquait.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se trouve beaucoup de ces pierres précieuses dans les amygdaloïdes du lac Supérieur, sur les îles St. Ignace et Michipicoten, et au Cap du Tonnerre. C'est écrit dans le rapport de M. Logan. Seulement plusieurs ne savaient pas qu'il fallait d'abord trouver les amygdaloïdes.

De là, nous nous rendîmes directement au fort William. La Baie du Tonnerre, dans laquelle nous entrons, est magnifique. Elle

n'a pas moins de dix milles de large sur trente milles de profondeur. D'un côté, à gauche, se trouve le fameux Cap du Tonnerre, haut de quatorze cents pieds, de l'autre le Cap du Paté, qui n'a pas moins de huit cents cinquante pieds. Et au fond de la Baie, en arrière du fort, s'élève la montagne McKay, taillée à pic sur une élévation de douze mille pieds.

Ce nom de Baie du Tonnerre a été donné, paraît-il, parce que les orages de tonnerre y sont plus fréquents qu'ailleurs. Il y est de fait qu'ils sont plus effrayants qu'ailleurs, comme nous avons pu en juger. Ce voisinage de plusieurs montagnes produit des effets d'acoustique terribles.

Nous mettons pied à terre à deux milles environ, en deça du Fort, pour visiter l'établissement de M. S. J. Dawson, l'ingénieur chargé par le gouvernement de la construction du chemin qui doit relier la Baie du Tonnerre au Lac du Chien, et former le premier chaînon de cette série de communications destinées à parvenir jusqu'au Fort Garry et même jusqu'au Pacifique. Ce chemin doit avoir vingt-huit milles de long. Six milles sont déjà terminés. La distance totale jusqu'au fort Garry est de cinq cents milles, dont trois cent huit milles de navigation.

C'est dans le voisinage de ce poste que se trouvent les propriétés les plus précieuses de la compagnie de Montreal.

Cette compagnie fut fondée en 1847, et sa première assemblée eut lieu le 16 novembre, sous la présidence de Sir George Simpson. Parmi les membres se trouvaient les Hons. MM. Moffatt, McGill et Meredith. On y reçut les rapports assez favorables transmis par M. Forest Shepherd, que la compagnie avait envoyé explorer la localité située entre Ste. Marie et la Rivière-au-Pigeon. Depuis cette date, la compagnie a continué ses travaux avec des alternatives de succès et de revers. A tout prendre, elle n'a pas fait fortune.

Elle possède aujourd'hui quatorze limites minières ou *locations*. Elle en a fait explorer une grande partie sans beaucoup de succès ; les rapports qu'elle avait reçus étaient si peu encourageants que les travaux étaient à peu près abandonnés.

Ce n'est que depuis deux ans que les travaux sont repris. Cette fois-ci, elle a dirigé ses tentatives vers le côté est du Lac.

Chaque *location* est de cinq milles sur deux, ou dix milles de superficie. Elles sont situées : à la ligne frontière, aux Iles Edouard, aux Caps Gargantua et Mamince, aux Iles Porphyre, Fluor, St. Ignace, Simpson, et Wilson, et à Bruce Mines. Ces localités contiennent du nickel, du cuivre, de l'alun, de l'argent et de l'or.

A la Baie du Tonnerre, M. McFarlane, ci-devant de la commis-

sion géologique, qui est actuellement employé par la compagnie pour l'exploration de ce territoire, a fait des découvertes très-importantes et qui vont donner aux travaux de la compagnie un nouvel élan. Près de la frontière, à l'endroit appelé *Stuart's location*, M. McFarlane a trouvé de l'argent, ainsi que sur *Jarvis' location* et *Wood's location*. Au Cap du Tonnerre, il a trouvé une veine qui paraît être d'une grande richesse. C'est précisément cette découverte qui a créé tant d'excitation à la Bourse. <sup>1</sup>

Mais la principale découverte paraît être à Bruce Mines. M. McFarlane a reçu instruction de se rendre à cette localité pour y examiner certains spécimens qu'on disait contenir de l'or et de l'argent dans une proportion fabuleuse. A notre retour, un employé des mines a pleinement confirmé ce rapport, assurant de la manière la plus positive, qu'il avait vu lui-même une grande quantité de minerai qui contenait de ces métaux précieux en grande quantité. Prochainement, on aura le rapport de M. McFarlane, et on saura ce qu'il faut croire de ces rumeurs.

Une autre compagnie minière, la compagnie Shuniah (ce nom, en sauvage veut dire agent) composée en partie de capitalistes de Toronto, avait aussi entrepris l'exploitation des mines d'argent le long de la Baie de Tonnerre. Sur les bords de la Rivière aux Courants, tout près de la compagnie de Montréal, elle avait un établissement composé d'une dizaine de travailleurs, qui devaient prochainement augmenter en nombre. Le gouvernement l'a tuée.

Ici nous ouvrons une parenthèse, pour dire, nous aussi, notre petit mot d'aigreur au gouvernement de M. Sanfield McDonald. La chose ne nous regarde que par ricochet, mais nous devons un peu raconter ce que nous avons vu et entendu. Tous les esprits sont extraordinairement montés contre la régie des terres de la couronne et des mines. Il est impossible de défricher les premières et d'exploiter les secondes. Le gouvernement exige aujourd'hui une piastre par acre pour tout territoire censé contenir une mine, et de plus la compagnie est tenue de payer un pourcentage sur ses profits, ce qui laisse les bénéfices en deça du possible.

Aussi rien n'avance de ce côté. On ne voit pas un seul colon. A la Rivière-aux-Courants il y a de bonne terre, et ces deux exploitations minières auraient été un puissant encouragement pour les fermiers ; mais tout le monde a perdu espoir. Comment espérer que des cultivateurs prendront sur eux d'aller s'établir sur ces confins de la civilisation, sans marché pour vendre ni pour acheter, sans argent à gagner nulle part, pour ne vivre que du produit de

<sup>1</sup> Ceci était écrit à la fin de juillet 1868.

leur terre, lorsqu'ils ne pourraient jamais vendre le surplus de leur consommation ?

Une autre plaie de ces localités, c'est la bureaucratie. Avant d'arriver à régulariser un peu sa position, et pour le moindre avantage qu'il veut acquérir, le colon est soumis à une série de correspondances excessivement ennuyeuses, à des délais qui, neuf fois sur dix, font manquer le succès de l'affaire.

La Compagnie minière de Montréal emploie aujourd'hui une quarantaine d'hommes, et il est probable que leur nombre augmentera considérablement avant peu.

Enfin nous arrivons à Fort William, le but ou plutôt le terminus de notre excursion. Il ventait horriblement, et nous avons deux milles à faire en chaloupe ; à l'embouchure de la Rivière Kaminiestiquia se trouve une barre qui empêche le steamer de venir plus près de terre. Les chaloupes sont mises à l'eau, et on se risque. A vrai dire, il n'y avait pas grand danger d'être englouti, mais on pouvait essuyer quelques accidents. Et de fait, une couple de lames, passant par dessus la chaloupe, nous firent prendre un bain d'une opportunité douteuse.

Le Fort William conserve son nom un peu par politesse. Il n'est pas Fort du tout. Il y a là une jolie maison en bois, une série complète de bâtiments de ferme, ainsi qu'un vieux hangar. Cette bâtisse est la seule qui soit en pierre. Le tout est entouré d'une palissade comme on en voit autour de tous nos jardins, et qui ne pourrait pas donner même la plus faible idée du plus faible rempart. Nous sommes reçus par M. McIntyre, le *Chief Factor*. Il demeure là depuis quatorze ans : sa maison n'a pas du tout l'air d'un poste de traite avec les sauvages. On y trouve "toutes les améliorations modernes." L'arrivée du steamer était un jour de fête pour la famille de M. McIntyre qui se montra on ne peut plus charmante. Les demoiselles poussèrent la complaisance jusqu'à jouer quelques jolis morceaux, prouvant qu'elles étaient au fait des publications musicales les plus récentes.

Si ça continue, il faudra faire une variante au vers de Boileau et dire :

Le piano monte en croupe et galope avec lui.

Nous comprenons tout l'agrément que peut procurer l'étude de la musique, dans un endroit où l'on est privé des agréments d'une société nombreuse et variée ; mais la désillusion n'en est pas moins grande pour un touriste, lorsqu'il veut observer des mœurs et des coutumes nouvelles, et qu'on lui répond par les *Jolly Dogs*.

Le Fort William avait beaucoup plus d'importance lorsqu'il était en la possession de la Compagnie du Nord-Ouest qui l'avait fondé. C'était son quartier général, et son poste le plus important.

Nous nous rendîmes à la mission établie à deux milles en amont de la rivière. Cette mission fut fondée, il y a dix-neuf ans, par le R. P. Choné, S. J., qui en a encore la direction. Il a réussi à y fixer environ soixante familles, presque toutes catholiques. Il partage aujourd'hui les fatigues de l'apostolat avec le R. P. Duranquet, S. J., qui l'a rejoint il y a quinze ans. L'un d'eux reste à la Mission, pendant que l'autre visite les postes situés sur toute la rive nord du lac Supérieur.

La journée même que nous allâmes leur faire visite, le R. P. Duranquet arrivait d'une excursion de quatre mois. C'est un vénérable vieillard portant sur sa figure la trace de ses travaux et de ses fatigues, mais vigoureux encore, et capable de continuer pendant plusieurs années son rude apostolat. Il parle avec une grande douceur, et avec cet accent particulier à ceux qui sont habitués à vivre avec les Sauvages.

Le bon père nous reçut avec beaucoup de complaisance, et nous fit visiter son jardin qui promet une bonne récolte de légumes. Il habite avec le Père Choné une petite maison en bois tout près de l'église.

La salle de réception se composait d'un lit assez dur recouvert d'une peau de buffle, d'une table couverte de papiers, de livres et de journaux et portant un crucifix, de quelques chaises en bois et d'un banc de bois. Les murs blanchis à la chaux et les planchers brillaient de propreté. On voit partout l'image de la religion, du sacrifice et du travail.

L'église est comme celles que nous avons déjà visitées dans cette contrée : c'est très-propre, très-blanc, mais ce n'est pas riche. Et c'est dans une pareille série de sacrifices que ces bons pères, qui sont des hommes très-instruits, de beaucoup d'intelligence et de goût, ayant connu la vie de la société la plus policée et pouvant en apprécier tous les charmes, c'est là, dis-je, dans cette pauvreté que ces bons pères consentent à passer leur vie, au milieu de privations sans nombre, pour sauver quelques âmes à Dieu.

La gloire, les progrès et les cérémonies de la religion sont leur seule consolation et leur seul plaisir.

#### XIV

Nous remontons à bord durant la soirée, et nous reprenons la route de Collingwood. Pour la première fois depuis notre départ,

nous sommes assaillis par un violent orage. Il n'en pouvait être autrement dans la Baie du Tonnerre. Nous pûmes juger nous-même de l'effet produit par les éclats de la foudre au milieu de ces montagnes.

Nous revenons directement au Sault, où nous arrivons samedi midi. Nous payons une visite à M. Simpson, M. P., et à M. le Shérif Carney, où la plus gracieuse politesse nous accueille. Le soir, nous étions à Bruce Mines, que nous avions le temps de visiter un peu en détail.

Ce village, qui doit son nom à Lord Elgin, renferme environ 2,000 âmes. Les mines seules emploient 400 hommes, dont environ 50 Canadiens-français. Cette localité a tour à tour été exploitée par la compagnie Wellington, la compagnie du Canada Ouest, la compagnie de Bruce, la compagnie du lac Huron, la compagnie des Mines de Cuivre. Celle-ci a réussi à tout accaparer, et aujourd'hui elle dirige tous les travaux. Le minerai est expédié à Londres, à Taylor et Fils, qui sont les plus forts actionnaires.

On peut difficilement se faire une idée de l'importance de ces travaux sans les avoir vus.

Le minerai se compose principalement de pyrite cuivreuse, disposée en veines nombreuses et d'une grande richesse. On a calculé que le minerai brut contenait 18 p. c. de pur métal.

Le minerai est extrait par forage, et quelques puits ont jusqu'à 200 pieds de profondeur. On le transporte ensuite sous les machines qui doivent l'écraser, puis le moudre. Il est finalement réduit presque en poudre. Alors on le lave et on l'expédie en Angleterre où il doit être fondu.

La compagnie de Montréal avait établi, en 1862, des fourneaux destinés à fondre le minerai sur place, au moyen de charbon bitumineux de Cleveland ; mais les frais étaient trop élevés.

Sur un espace d'environ vingt arpents carrés, le sol est couvert de remblais et de déblais, de rocs minés, brisés, creusés, broyés, et sillonné en tous sens par les chaînes qui servent à monter les paniers, par les chemins ferrés, nécessaires au transport du minerai, par les conduits qui ont pour objet d'utiliser l'eau qu'on est obligé de retirer des mines, lorsqu'on frappe une faille. Cette eau est dirigée vers le lavage et suffit à ce travail. Tout ce mécanisme est mis en mouvement par cinq engins d'une grande force.

Le village est assez bien bâti ; les maisons sont toutes en bois, et généralement à deux étages. Il y a trois ans, il a été complètement réduit en cendres, mais il sortit des cendres plus brillant que jamais. Nous y avons vu quelques magasins qui ne le cèdent en rien à ceux des grandes villes.

## XV

Le reste du trajet se fit durant la journée du dimanche.

Notre dernière soirée à bord fut charmante. Il faisait une brise tempérée, le temps était clair, l'on n'entendait que le bruit des vagues qui caressaient légèrement les flancs du vaisseau. De tous côté on ne voyait que le ciel et l'eau.

Des flots et le ciel bleu.....

Des flots, des flots, toujours des flots.

Sur le pont du navire, tous les passagers s'étaient réunis pour y faire entendre des chants sacrés. Cette musique, grande, digne, pleine de sentiments et de vérité, dominant le bruit de l'eau, avait quelque chose de solennel et de caractéristique. Elle portait à réfléchir sur le passé, sur les transformations de cette belle contrée et de ses habitants ; elle rappelait nos glorieuses conquêtes sur la nature ; elle rappelait aussi que c'est la religion qui a consacré notre prise de possession de ce continent, et que les premières voix civilisées qui se firent entendre sur ces immenses plaines liquides, disaient elles aussi, les louanges du Très-Haut, chantaient sa gloire et sa puissance.

A quatre heures, lundi matin, on accostait au quai de Collingwood, à cinq heures, on se livrait au chemin de fer, qui nous jetait à la gare de Toronto. Ici on se séparait. On se donna de chaudes poignées de mains, et chacun reprit la route de chez soi. Tout le monde était enchanté du voyage.

On avait vu une contrée vaste, riche, ne demandant que des bras, du travail et un peu de capital pour y nourrir une population nombreuse. C'est ce que nous avons tous promis de dire à nos lecteurs.

Avec ses échantillons de quartz, d'agate et de minerais de cuivre, chacun emportait ses impressions personnelles. Mais une de ces impressions était commune à tous, et peut servir de conclusion à ce long récit : notre pays gagne à être connu.

J. A. N. PROVENCHER.

---

[MANUSCRIT DE PARIS. — PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE LA SOCIÉTÉ  
LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC.]

# HISTOIRE DU MONTREAL. <sup>1</sup>

1640-1672.

---

A MESSIEURS LES INFIRMES DU SÉMINAIRE DE ST. SULPICE. <sup>2</sup>

Je vous envoie, messieurs, cette relation afin qu'elle vous serve d'un vaisseau fort commode pour venir au Montréal sans que vous ayez besoin pour cela de remèdes pour disposer vos corps aux rigueurs du voyage. Si vous êtes incommodés d'un mal de mer importun, ne craignez pas les souliers en ce trajet car le branlement de ce navire n'augmentera aucunement vos douleurs : si vous avez l'estomac faible et que vous appréhendez par trop les maux de cœur que cause ordinairement une mer agitée, fiez-vous sur ma parole, tournez hardiment ce feuillet et vous embarquez

<sup>1</sup> Manuscrit de Paris sans nom d'auteur, dont copie apportée à Montréal en novembre 1845, par l'hon. L. Jos. Papineau et faite aux frais et pour la province du Canada.

Ouvrage attribué à M. François Dollier de Casson, prêtre de St. Sulpice de Paris, et troisième supérieur de Montréal.

<sup>2</sup> Ce mémoire est assurément de M. Dollier, quoiqu'il n'en porte pas le nom ; la note sur le voyage de 1669 justifie ce fait. Je n'ai pas revu ce mémoire tout de mes propres yeux, mais il m'a été relu par le copiste, pendant que je tenais l'original en mains. Comme cela s'est fait la nuit, quelques erreurs seront peut-être restées, toutefois je puis dire que la copie sera plus lisible quoiqu'il y ait, plus claire, mieux orthographiée que l'œuvre de M. Dollier, souvent indéchiffrable. — août 20, 4h du matin.

sans crainte ; car je vous promets que cette traversée vous sera si douce qu'à peine vous vous en apercevrez. Si vous avez peur de ces mouches que nous appelons maringouins qui donnent tant d'exercice aux habitants de ce pays, assurez-vous que je les banirai si bien de ce livre que vous n'y en trouverez pas un ; si la faiblesse de vos yeux vous fait craindre nos neiges, je m'offre pour garant de vos vues, pourvu que vous ne vous serviez pas d'autre navire afin d'y venir. Si vous appréhendez la dépense que pourrait causer cette entreprise, afin de la modérer et d'épargner votre bourse, je vous offre le passage gratis, pourvu que vous vouliez m'accorder quelques heures de ce temps que messieurs vos médecins ou apothicaires ne vous permettent pas de donner à des emplois plus utiles ; que si vous me dites ? tout cela est bon, mais nous voudrions approcher autrement de notre beau fleuve pour admirer plus agréablement la beauté de son cours, je vous répondrais que si quelques-uns d'entre vous sont dans ces sentiments, j'en ai trop de joie pour m'y opposer, qu'ils viennent à la bonne heure comme il leur plaira goûter la belle eau de nos rapides et apprendre par leur propre expérience que la Seine lui doit céder son nom puisque celle-ci est mille fois plus avantageuse pour la santé du corps.

#### AU LECTEUR.

Comme je ne souhaite point tromper ceux qui se donneront la peine de lire cette relation, je veux bien les avertir qu'ils ne peuvent pas espérer de moi que ce soit sans quelques légères erreurs sur l'ordre des temps et que je serai si fidèle à leur rapporter toutes les belles actions qui se sont faites en ce lieu que je n'en omette pas une. Premièrement, parce que la religion de ces personnes pieuses et qualifiées, lesquelles ont peuplé cette île aux dépens de leur bourse, n'a jamais pu souffrir que rien de remarquable parut chez les libraires touchant ce qui a été fait ici, si bien que je suis contraint aujourd'hui de laisser dans un profond silence et au milieu des ténèbres ce qui mériterait d'être exposé au plus beau jour, lorsque je n'en ai pas des témoignages authentiques ; en second lieu, il y a eu tant d'attaques en ce poste avancé, tant de coups donnés et reçus, les témoins y ont été tant de fois repoussés, depuis trente-et-un an qu'on y est établi, d'ailleurs il y a tant de faits considérables, pour la piété surtout à l'égard des personnes qui soutenaient cet ouvrage, que j'aurais beau examiner les temps et les saisons, je serais toujours contraint d'oublier bien

des choses dignes de mémoire. En troisième lieu, je vous dirai que j'ai si peu de temps à moi, que je ne puis faire autre chose sinon parcourir ce petit jardin de Mais, prenant sans avoir le loisir de m'y arrêter, tantôt une fleur en un endroit, tantôt une autre, pour vous former ce bouquet ; que si les fleurons qui le composent se trouvent moins artistement accomodés, je ne laisserai pas de vous le présenter volontiers, parce qu'il vous sera difficile de l'approcher sans que vous répandiez la suave odeur de cet époux des cantiques qui s'est fait suivre dans un pays éloigné par tant de personnes considérables, soit par leur démarche du corps, soit par les démarches de l'esprit et de l'affection, soit par les démarches de la bourse dont les largesses ne se sont pas fait voir avec peu de profusion et ne contribuent pas peu encore aujourd'hui aux reconnaissances et hommages qui y sont rendus au créateur de l'univers aux pieds de ces nouveaux autels surtout par plusieurs personnes qui n'y pourraient pas maintenant subsister, où du moins, elles y seraient dans la dernière misère sans les profusions charitables de la France qui les aide de temps en temps à faire leur pénitence avec moins d'inquiétude en ce grand éloignement dans lequel elles se trouvent de tous leurs amis, après avoir essuyé et courus des périls qu'il se verra dans la suite de cette histoire, à laquelle les choses qui se sont passées depuis l'an 1640 jusqu'à l'an 1641, au départ des vaisseaux de Canada en France, serviront d'une fort belle et riche entrée ; ensuite nous marquerons toutes les autres années à la tête des chapitres, comptant notre année historique depuis le départ des vaisseaux du Canada pour la France dans une année jusqu'au départ d'un vaisseau du même lieu pour la France dans l'an suivant ; ce que nous faisons de la sorte parce que toutes les nouvelles de ce pays sont contenues chaque année en ce qui se fait ici depuis le départ des navires d'une année à l'autre et en ce qu'on reçoit de France par les vaisseaux qui en reviennent ; et comme nous puissions dans ces deux sources ce que nous mandons tous les ans à nos amis, j'ai cru que l'ordre naturel voulait que je cottasse ainsi mes chapitres pour une plus sûre division de cette histoire.

DEPUIS L'AN DE N. SEIGNEUR 1640 JUSQU'A L'AN 1641, AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DE CANADA EN FRANCE.

La main du Tout-Puissant qui se découvre ici tous les jours en ses ouvrages voulut, l'an quarantième de ce siècle, se donner sin-

gulièrement à connaître par celui du Montréal dont elle forma les desseins dans l'esprit de plusieurs d'une manière qui faisait dans le même temps voir au Dieu une bonté très-grande pour ce pays, auquel elle voulut lors donner ce poste comme le bouclier et le boulevard de sa défense, une sagesse non pareille pour la réussite de ce qu'elle y voulut entreprendre n'admettant rien de ce que la prudence la plus politique eut pu requérir; une puissance prodigieusement surprenante pour l'exécution de cette affaire, faisant de merveilleuses choses en sa considération; tous les habitants de la Nouvelle-France savent assez combien il leur a valu d'avoir ce lieu avancé vers leurs ennemis pour les arrêter et retenir dans leurs considérables descentes. Ils n'ignorent pas que très-souvent, cette isle a servi de digue aux Iroquois pour arrêter leur furie et leur impétuosité; se dégoûtant de passer plus outre, lorsqu'ils se voyaient si vigoureusement reçus dans les attaques qu'ils y faisaient, et la suite de cette histoire fera tellement toucher au doigt combien le Canada lui est obligé de sa conservation, que ceux qui sauront par leurs propres expériences la sincérité et vérité de ce discours, béniront en le lisant mille fois le ciel d'avoir été assez bon pour prendre et concevoir le dessein d'un ouvrage qui lui est si avantageux; que si la bonté de Dieu a paru visiblement en cette entreprise, sa sagesse et toute puissance n'y ont pas brillé avec moins d'éclat, étant vray qu'il est impossible de repasser dans son esprit toutes les choses qui se firent dans l'année, dont nous parlons sur le sujet de Montréal sans admirer partout ces perfections diverses qui concouraient tellement l'une avec l'autre au dessein duquel nous traitons, qu'il paraissait clairement que cet ouvrage n'appartenait pas aux hommes mais seulement à la sagesse de Dieu et à son pouvoir infini mis par sa seule bonté, à en agir de la sorte; mais voyons un peu comme ces deux attributs divins de la sagesse et de la puissance s'assistèrent l'un à l'autre afin d'enfanter et de mettre au monde cet ouvrage. La Providence de Dieu voulant rendre cette isle assez forte pour être la frontière du pays, et voulant du reste la rendre assez peuplée pour y faire retentir les louanges de son créateur, lequel y avait été jusqu'alors inconnu, il fallait qu'elle jetta les yeux sur plusieurs personnes puissantes et pieuses afin d'en faire une compagnie qui entreprit la chose car la dépense devait en être grande, elle eut été excessive si plusieurs personnes puissantes et de qualité, ne se fussent réunies pour cet effet, et l'union n'aurait pas longtemps duré si elle n'avait été entre des personnes pieuses détachées du siècle et entièrement dans les intérêts de Notre Seigneur, d'autant que cette association se devait faire sans espoir de profit et en ayant encore même aujourd'hui

fort peu à espérer d'ici plusieurs années en ce lieu, elle se serait bientôt détruite si elle avait été intéressée quand elle n'aurait eu que ce seul chagrin d'être obligée de toujours mettre sans espérance de ne rien mettre d'un très-longtemps : de plus, il fallait que la providence divine disposant quelque illustre commandant pour ce lieu, lequel fut homme de cœur, vigoureux, d'expérience, et sans autres intérêts que ceux de l'éternité. Outre cela, il fallait que la même providence choisit une personne pareillement dégagée pour y avoir soin des pauvres, malades et blessés en attendant que le monde se multipliant, elle procura à cette isle l'assistance d'un hôpital pour seconder ou tenir la place de cette personne, sur quoi il est à remarquer qu'il était de besoin que ce fut quelque fille où femme à cause que les personnes de ce sexe sont propres à plusieurs choses qui ne se font pas communément si bien par ceux d'un sexe différent dans un lieu où il n'y en a point. Mais à dire le vrai, il fallait que ce fut une personne toute de grâce pour venir dans ce pays sy éloigné, sy sauvage et sy incommode, et il était nécessaire qu'elle fut extrêmement protégée de la main du Tout-Puissant pour conserver toujours le trésor de sa pureté sans aucun larcin où véritable où faussement présumé, venant parmi les gens de guerre. La providence a miraculeusement opéré toutes ces choses comme nous verrons dans la suite de cette histoire qui nous fera admirer également la sagesse de Dieu et son pouvoir, mais avant de parler de cet illustre commandant et de cette personne choisie pour les malades et blessés, revenons à l'érection de notre sainte compagnie, aussi bien n'oserions nous rien dire présentement de ces deux personnes que le ciel a élues parce que la main de Dieu qui travaille fortement chez elle, veut le faire comme en cachette ; ces deux ouvrages si nécessaires sans que nos associés en aient aucune connaissance jusqu'à l'an prochain afin qu'ils la reçoient alors comme une gratification purement céleste : sur donc voyons naître cette belle association et prendre son origine dans la ville de Laflèche par le moyen d'une relation de la nouvelle France, qui parlait fortement de l'Isle de Montréal comme étant le lieu le plus propre du pays afin d'y établir une mission et recevoir les sauvages, laquelle relation vint heureusement entre les mains de *M. de la Doversière*, personne de piété éminente qui fut d'abord beaucoup touché en la lisant, et qui le fut encore bien davantage quelque temps après, Dieu luy ayant donné une représentation si naïve de ce lieu qu'il le décrivait à tous d'une façon laquelle ne laissait point de doutes qu'il n'y eut bien de l'extraordinaire là dedans, car les guerres avaient laissé si peu de moyens pour le bien connaître, qu'à peine en pourrait-on donner une grossière idée, mais lui le

dépeignait de toutes parts, non-seulement quant aux castes et partie extérieure de l'Isle, mais encore il en dépeignait le dedans avec la même facilité, il en disait la beauté et bonté et largeur dans ses différents endroits ; enfin il discourait si bien du tout qu'allant un jour parler au Révérend Père Chauveau ou Chameveau, Recteur du Collège de la Flèche qui le connaissait, et lui disant que Dieu lui avait fait connaître cette Isle la lui représentant comme l'ouvrage à laquelle il devait donner ses travaux afin de contribuer à la conversion des sauvages, par le moyen d'une belle colonie Française qui leur pouvait faire sucer un lait moins barbare ; cependant il vit ce qu'il devait faire et s'il croyait que cela fut de Dieu oui ou non, alors ce père éclairé du ciel, convaincu parce qu'il entendait de sa bouche lui dit : " N'en doutez pas M. employez-vous y tout de bon." Etant revenu des Jésuites, incontinent il dit tout ce qui s'était passé à M. le baron de *Fauquant*, gentilhomme fort riche qui était depuis peu venu demeurer chez luy, comme dans une école de piété, afin d'apprendre à bien servir N. Seigneur, Dieu l'ayant voulu conduire tout exprès sous ce pieux prétexte en la maison de son serviteur afin qu'il se trouva là à propos pour commencer le travail de cette nouvelle vigne, sur quoi il est à remarquer que ce pieux baron ayant vu la même relation que M. de la Doversière en avait été tellement touché qu'il ne lui eut pas plus tard fait connaître à quoi l'avait destiné le bon père Chauveau, qu'aussitôt il s'offrit à lui afin de s'associer pour le même dessein ; ces deux serviteurs du Tout-Puissant étant ainsi unis, ils prirent résolution d'aller de compagnie à Paris, afin de former quelque saint parti qui voulut contribuer à cette entreprise ; y étant arrivé, M. de la Doversière alla dans un hôtel où N. Seigneur conduisit feu M. *Hollie*, ces deux serviteurs de J. Christ en se rendant dans ce palais furent soudain éclairés d'un rayon céleste et tout à fait extraordinaire, d'abord ils se saluèrent, ils s'embrassèrent, ils se connurent jusqu'au fond du cœur, comme St. François et St. Dominique, sans se parler, sans que personne leur en dit mot et sans que jamais ils se fussent vus. Après ces tendres embrassements, ces deux serviteurs de notre maître céleste, M. Olier dit à feu M. de la Doversière : " Je sais votre dessein, je vas le recommander à Dieu au saint autel." Cela dit, il le quitta et alla dire la sainte messe que M. de la Doversière alla entendre, le tout avec une dévotion difficile à exprimer quand les esprits ne sont pas embrasés du même feu qui consumait ces grands hommes ; l'action de grâce faite, M. *Holie* donna cent pistoles à M. de la Doversière, lui disant : " Tenez voilà pour commencer l'ouvrage de Dieu." Ces cent louis ont été le premier argent qui ait été donné pour cet œuvre, prémices qui

ont eu la bénédiction que nous voyons, sur quoy il est bien à remarquer que Dieu ayant le dessein de donner dans un certain temps pour lors connu à lui seul toute cette Isle au Séminaire de St. Sulpice, il en souhaita toucher le premier argent par les mains de son très-digne fondateur et premier supérieur, afin de la lui engager en quelque façon et lui donner des assurances qu'il s'y voulait faire servir un jour par ses enfants ; après cela, ils ne doivent pas craindre au milieu des tempêtes, ils n'en seront pas abattus puisque Dieu est leur soutien ; et que pour le paiement de toutes les grâces qu'il a voulu verser sur cet ouvrage par leur moyen, il en a voulu recevoir les autres par des mains qui lui étaient aussy agréables que celle de feu M. Hollie ; mais reprenons le fil de notre histoire et faisons revenir M. de la Doversière trouver son cher baron de Fauquand et exprimons si nous pouvons, la joie avec laquelle il lui dit ce que nous venons de rapporter au sujet de M. Holié ; exprimons si nous pouvons l'allégresse de cet illustre baron en voyant une telle merveille, ensuite voyons ces trois premiers associés dans leur première entrevue, et exprimons si nous pouvons leurs tendres embrassades mélangées de larmes et soupirs. Après disons que Dieu donne bien parfois de la joie à ses serviteurs, disons que chez les grands de ce monde rien ne se trouve de pareille, disons enfin que le lien amoureux formé par le St. Esprit entre ces trois associés ne se rompera pas aisément, qu'il sera fort, pour amener de puissants secours et faire entreprendre des merveilles dans l'Isle de Montréal ; mais voyons un peu comme Dieu les conduit pour la réussite de ce dessein ; il fallait avant toutes choses qu'ils se rendissent les maîtres du lieu que la providence les faisait envisager, mais pour y parvenir, il était nécessaire auparavant, de traiter avec M. de Lauzon <sup>1</sup> auquel cette terre avait été donnée, c'est ce dont s'acquitta quelques mois après avec beaucoup de vigilance et de soin le sieur de la Doversière, qui ne négligeait aucune chose à l'égard de cette affaire que le ciel lui avait commise ; pour cela, il s'adressa au R. P. Charles Lallemant qui fut si convaincu après l'avoir ouï que ce dessein était de Dieu qu'il se résolut de demander la permission d'aller avec lui trouver M. de Lauson dans le Linnais, où il était alors, afin de mieux négocier la chose ; zèle à qui Dieu donna une telle bénédiction que le traité de cette Isle se fit et se passa dans la ville de Vienne peu.

<sup>1</sup> Il signait Jean de Lauson, on a son autographe ; il était alors intendant de Dauphiné et fut gouverneur du Canada de 1651 à 1656, qu'il partit tard dans l'automne sans attendre son successeur. Sa commission n'expirait que le 16 janvier 1657. Il laissa pour commander à sa place M. Charles de Lauson de Charny l'un de ses fils frère du Sénéchal.—J. VIGER.

de temps après, ce qui fut au mois d'août du même 1640<sup>1</sup> : cela donna un grand contentement aux nouveaux associés lesquels pour une marque de leur extraordinaire confiance en Dieu avaient dès le printemps avant l'accomplissement de cette affaire envoyé au *R. P. Lejeune*, lors recteur de Kébecq, vingt tonneaux de denrée outils et autres choses, afin qu'il prit la peine de leur les faire conserver pour l'an suivant : *M. de la Doversière* était retourné de Viennois, après cette heureuse négociation, on commença lors de travailler tout de bon à chercher les moyens de faire un grand embarquement pour l'an 1641, mais si pour résister en ce lieu aux incursions des sauvages, on avait besoin de gens soldats et résolus, on avait encore plus besoin d'un digne chef pour les commander, ce que représentant quelque temps après *M. de la Doversière* au *P. Charles Lallemand*, ce bon père lui dit : "Je sais un brave gentillonne Champenois nommé *M. de Maison-Neufve*, (*Paul des Chaumedy sieur des Maison-Neufve*) qui a telle et telle qualité, lequel serait possible bien votre fait et commission." Il vit que *M. de la Doversière* désirait de le connaître, il lui dit son auberge afin qu'il put le voir sans faire semblant de rien, ce qu'il fit fort adroitement et sans qu'on s'aperçut des desseins qu'il avait ; parcequ'il alla tout simplement loger dans cette auberge comme s'il n'eut eu d'autre envie que d'y prendre ses repas, et parla ensuite publiquement de l'affaire de Montréal qui était sur le tapis, afin de voir si cela ne lui donnait point lieu d'entrer en quelque conversation sur ce fait avec *M. de la Maison-Neufve*, ce qui lui réussit fort bien, car *M. de la Maison-Neufve* ne se contenta pas dans la conversation de l'interroger plus que tous les autres ensemble sur le dessein proposé, mais outre cela, il le vint par après trouver dans le particulier, afin de lui dire qu'il serait bien aise pour éviter les débauches de s'éloigner et que s'il pouvait servir à son dessein, il s'y offrait volontiers, qu'il avait telle et telle qualité, qu'au reste il était sans intérêt et avait assez de biens pour son peu d'ambition, qu'il emploierait sa vie et sa bourse pour cette belle entreprise sans vouloir autre chose que l'honneur de servir Dieu et le roy son maitre, dans l'état et profession des armes qu'il avait toujours portées. *M. de la Doversière* l'entendant parler d'un langage si chrétien et résolu en fut tout charmé. Il le reçut comme un présent de la providence divine laquelle voulait accomplir son

<sup>1</sup> *M. Faillon* dit à ce sujet : « *M. de Lauson* cédant aux instances de *M. de la Doversière* qui fit, à cette fin, deux fois le voyage de Dauphiné, substitua à *M. Ollier* et ses associés à sa place par contrat passé à Grenoble le 17 août 1640 et approuvé par la grande compagnie dont il devint la concession de l'Isle de Montréal au mois de décembre suivant. »

œuvre et l'offrait pour cette effet à la compagnie naissante du Montréal, aussy était-ce un homme digne de sa main, il était aisé à voir qu'il en venait et était propre à réunir les desseins qu'il avait sur cette compagnie à l'égard de cette Isle, elle luy avait fait commencer le métier de la guerre dans la Hollande dès l'âge de treize ans afin de lui donner plus d'expérience, elle avait eu le soin de conserver son cœur dans la pureté au milieu de ces pays hérétiques et des libertins qui s'y rencontrent, afin de le trouver par après digne d'être le soutien de sa foi et de sa religion ou ce nouvel établissement, elle le tint toujours dans une telle crainte des redoutables jugemens derniers que pour n'être pas obligé d'aller dans la compagnie des méchants se dévertir, il apprit à pincer du luth, afin de passer son temps seul lorsqu'il ne se trouverait pas d'autres camarades, quand le temps fut venu auquel elle voulait l'occuper à son ouvrage, elle augmente tellement en lui cette appréhension de la divine justice que pour éviter ce monde perverti qu'il connaissait, il désira d'aller servir son Dieu dans sa profession dans quelques pays fort étrangers. Un jour, roulant ces pensées dans son esprit elle lui mit en main chez un avocat de ses amis une relation de ce pays dans laquelle il était parlé du père Ch. Lallemand, depuis quelque temps revenu du Canada; la-dessus il pensa à part sai que peut être dans la nouvelle France, il y avait quelques employes ou il pourrait s'occuper selon Dieu et son état parfaitement retiré du monde, pour cela, il s'avisa d'aller voir le père Ch. Lallemand auquel il découvrit l'intime de son âme; le père jugeant que ce gentilhomme était le véritable fait des messieurs du Montréal, il le proposa à M. de la Doversière lorsqu'il en parla comme nous l'avons dit ci dessous, ce qui réussit à son extrême joie ainsi que nous l'avons déjà remarqué et ce qui causa des contentemens indicibles à tous messieurs les associés particulièrement lorsqu'ils apprirent les avantageuses qualités qui brillèrent dans ce commandant que la providence leur donnait en ce pressant besoin; il est vrai que la joie qu'ils en conçurent s'augmenta encore beaucoup quand ils le connurent plus à fond; quoique ce qu'ils remarquaient dans sa personne ne fut qu'un bien léger rayon de ce qu'il a fait paraître ici en lui; on a vu en sa personne un détachement universel et non pareil, un cœur exempt d'autres appréhensions que celles de son Dieu, et une prudence admirable, mais entre autres choses, on a vu en lui une générosité sans exemple à récompenser les bonnes actions de ses soldats, plusieurs fois pour leur donner des vivres, il en manqué lui-même, leur distribuant jusqu'aux mets de sa propre table; ils n'épargnaient rien pour faire gagner quelque chose quand les sauvages venait

en ce lieu ; même je sais qu'une fois remarquant une extraordinaire tristesse dans un bon garçon qui avait fait voir plusieurs fois son cœur contre les ennemis, il l'interrogea, et sachant que c'était parceque il n'avait rien de quoi traiter avec les Outaouas, lesquels étaient lors ici, il le fit venir en sa chambre, et comme il était tailleur de profession, il lui fit couper jusqu'aux rideaux de son lit pour les mettre en capots afin de les leur vendre et ainsi il le rendit content ; sur quoi il est bon de savoir qu'il ne faisait pas les choses pour en tirer aucun bien, mais par une pure et cordiale générosité laquelle le rendit digne de louanges et d'amour, ce que n'ont pas moins mérité plusieurs autres qui ne sont pas moins dépouillés que lui de ce qu'ils avaient, d'autant que tout ce qu'ils ont fait n'a été que par la cupidité d'un profitable négoce, qui cherche partout l'utile et le souverain de tous les biens.

Ce brave et incomparable gentilhomme rencontré, les associés ne songent plus qu'à de l'argent et à s'assurer de bons hommes afin de faire une belle et considérable dépense pour Dieu et l'honneur de la France en leur première levée de boucliers, qu'ils résolurent de commencer au premier départ des navires pour le Canada, qui était au printemps suivant qui était celui de 1641.

Que s'ils réussirent Dieu les assista bien et il leur en couta bon, surtout à cause des faux frais que le peu d'expérience et la tromperie des hommes fait faire en pareille occurrence où il est à remarquer que cet embarquement se monta à vingt cinq mille écus en France et qu'ils n'étaient encore que six personnes qui contribuassent à ce dessein et que partout, il fallait que la grâce fut bien forte puisqu'elle les obligeait à employer tant de biens en faveur d'un ouvrage qu'ils savaient ne leur rien rapporter. Enfin le printemps venu, ils donnèrent les ordres pour l'embarquement qu'ils résolurent de faire principalement à Laroche où messieurs de Fauquant et de la Doversière se rendirent exprès à la prière de leurs confrères, afin d'y assister M. de Maison-Neufve qui y allait après avoir reçu de MM. les associés la commission de venir commander en ce lieu où Sa Majesté leur a donné le pouvoir de commettre des Gouvernements, d'avoir du canon et autres munitions de guerre, ces trois messieurs ne furent pas plus tôt arrivés à Laroche qu'ils recherchèrent encore de toute part du monde propre à bien soutenir ce poste. Ils ne choisirent pour cette mission que de bons hommes en quoi ils avaient d'autant plus raison qu'ils savaient que ce lieu devait être fort chaud et difficile à défendre par un petit nombre de soldats tel que celui qu'ils pouvaient fournir, vu la cruauté et la multitude des ennemis qu'ils y devaient combattre ; outre cette levée de soldats, ils firent de grandes

dépenses pour avoir les denrées, outils et marchandises nécessaires à un établissement de la conséquence de celui-ci ; enfin ils n'épargnèrent rien pour réussir en leur dessein, mais au reste ils avaient besoin d'une chose qu'ils ne pouvaient trouver et que leur bourse ne leur pouvait fournir, c'était une fille ou une femme de vertu assez héroïque et de résolution assez mâle pour venir dans ce pays prendre le soin de toutes ses denrées et marchandises nécessaires à la subsistance de ce monde et pour servir en même temps d'hospitalière aux malades ou blessés ; que si leur argent ne la leur peut octroyer la providence qui les avait assisté jusque-là et qui depuis l'an 1640, les employait fortement à cet ouvrage, avait pris le soin de disposer à leur insu la personne dont ils avaient besoin, l'amenant à point nommé du fond de la Champagne en ce lieu de leur embarquement dans le temps qu'ils s'aperçurent de la grande nécessité qu'ils avaient et de l'impossibilité de la trouver, chose qui est considérable et qui mérite trop d'avoir son récit en cette histoire pour ne pas la rapporter tout au long, commençant par les premiers mouvements de la vocation que ressent cette bonne fille dont est question dans la ville de Langres en l'an 1640, environ la mi-avril par le moyen d'un chanoine de ce lieu là, lequel parlant de la Nouvelle-France avec beaucoup de zèle louer extrêmement Notre Seigneur de ce qu'il s'y voulait maintenant faire servir par l'un et l'autre sexe, ajoutant que depuis peu, une personne de qualité, Mme de la Pelleterie, y avait mené des Ursulines que Mme Deguillon<sup>1</sup> y avait fondé des Hospitalières et qu'enfin il y avait bien des apparences que Dieu y voulait être particulièrement honoré. Ce furent ces paroles qui donnèrent la première impression de ce que ressentit jamais Mlle Manse en faveur de ce pays, c'est le nom de cette fille que la moitié de l'univers avait choisi pour venir travailler dans cette nouvelle vigne ; à mesure qu'elle entendait ce discours, son cœur se laissait tellement surprendre par les mouvements les plus secrets et les plus forts de la grâce qu'ils la ravirent à lui-même entièrement et la fit venir malgré lui en Canada par ses désirs et par ses vues ; lors toute étonnée de se voir en cet état, elle voulut réfléchir sur la faiblesse de sa complexion, sur ses maladies passées, enfin elle se voulut munir de plusieurs raisons pour s'exempter d'obéir à ses divins attrait ; mais tant plus elle retardait, plus elle était inquiétée par la crainte de l'infidélité à ces mouvements célestes. Son pays natal lui était une prison, son cœur était sur des épines, que si elle les voulait découvrir à son

<sup>1</sup> Marie Magdeleine de Wignerod ou de Vignerot, duchesse d'Aiguillon, elle avait été mariée à Antoine de Beauvon du Rouvres de Combarlet, dont elle n'eut point d'enfants ; elle était nièce du Cardinal de Richelieu.

directeur pour les arracher elles étaient tellement abondantes et fichées si avant qu'après avoir bien travaillé, il perdait l'espérance d'en venir à bout ; c'est pourquoi ayant invoqué le St. Esprit il lui dit de partir pour Paris le mercredi d'après la Pentecôte ; que là elle s'adressa au père Lallemand qui avait soin des affaires du Canada, que pour la direction de sa conscience elle prit le recteur de la maison des Jésuites qui serait la plus voisine du lieu où elle logerait. Ayant reçu ces conseils, elle vint à Paris pour faire ce que Dieu demandait d'elle, feignant en sa maison de n'y vouloir aller qu'afin d'y voir ses parents. En effet elle vint demeurer chez eux près du noviciat des Jésuites, de là sans perdre beaucoup de temps, elle alla voir le R. P. Lallemand, qui à la deuxième visite l'encouragea grandement, lui dit des merveilles touchant les desseins que Dieu avait sur la Nouvelle-France, et qu'il s'en alla à Lyon pour une affaire de la dernière conséquence qui regardait le Canada ; c'était pour la négociation du Montréal dont nous avons parlé, mais il ne la lui découvrit pas, aussi n'en était-il pas besoin pour lors, dans le même temps, elle vit le père *St. Jure*, recteur du noviciat des Jésuites, qui lui dit peu de choses, n'approuvant, ni ne désapprouvant rien aussi sur le sujet de sa vocation en ces contrées ; ors comme le père *St. Jure* était bien occupé, elle fut trois mois ensuite sans lui pouvoir parler, mais enfin ayant fait connaissance avec Mme de Villersavin, cette dame la mena par après un jour voir le père *St. Just*, qui la retint quand elle s'en voulut aller afin de lui parler en particulier, lorsque madame de Villersavin serait partie ; ce qu'il fit avec beaucoup de force et ouverture de cœur, l'assurant que jamais il n'avait vu autant de marques de la volonté du bon Dieu qu'en sa vocation ; qu'elle ne la devait plus dissimuler comme elle l'avait fait jusqu'alors, que c'était une œuvre de Dieu, qu'elle s'en devait déclarer à ses parents et à tout le monde. Ces paroles dilatèrent tellement son cœur qu'elle ne pouvait l'exprimer ; d'abord qu'elle fut à la maison, elle découvrit tout ce mystère à ses parents, ils voulaient s'y opposer mais en vain ; incontinent après, cela se divulga de toutes parts, et comme en ce temps là, la chose était comme inouïe, cela fit un grand bruit, surtout chez les dames qui prenaient plaisir de faire venir cette demoiselle et de l'interroger sur une vocation si extraordinaire ; la Reine même la voulut voir, comme aussi madame la Princesse, madame la Chancelière et autres ; quand à son particulier, elle ne répondait qu'une seule chose à tous, qu'elle savait bien que Dieu la voulait dans le Canada mais qu'elle ne savait pas pourquoi ; qu'elle s'abandonnait pour tout ce qu'il voudrait faire d'elle aveuglement. L'hiver suivant, un provincial des Récollets, homme d'un

grand mérite nommé le père Rupiere, <sup>1</sup> vint à Paris. Or comme elle le connaissait d'abord, elle le visita et lui dit les choses comme elles étaient ; à quoi il répondit, qu'approuvant son dessein et son abandon entre les mains de Dieu ; que cela étant bien, qu'il fallait ainsi qu'elle s'oublia elle-même mais qu'il était bon que d'autres en eussent le soin nécessaire ; c'est ce qui arriva par le ministère de ce saint homme, lequel quelques jours après, lui demanda qu'elle eut à se tenir prête pour aller chez Mme de Bullion, quand on la viendrait quérir ce qui fut l'après-midi ; quand elle fut arrivée, elle trouva son bon père Rapine avec cette pieuse Dame, laquelle prit grand plaisir à l'entretenir, jouissant entièrement avec elle de l'abandon où elle se trouvait au bon plaisir de Dieu, ensuite après avoir beaucoup causé avec elle la congédia la priant de la revenir voir ; à sa quatrième visite elle lui demanda si elle ne voudrait pas prendre le soin d'un hôpital dans le pays où elle allait, parce qu'elle avait l'intention d'en fonder un, avec ce qui serait nécessaire pour sa propre subsistance, que pour cela elle eut été bien aise de savoir qu'elle était la fondation de l'hôpital de Kébec faite par Mlle d'Aiguillon. <sup>2</sup> Mademoiselle Mance lui avoua que la faiblesse de sa complexion jointe à sa mauvaise santé depuis 17 ou 18 ans ne devaient pas lui permettre de faire grand fond sur sa personne, que cependant elle s'abandonnait entre les mains de Dieu pour l'exécution de ses bons plaisirs, tant à l'égard des pauvres, que de tout ce qu'il lui plairait ; que quand à la fondation de l'hôpital de Québec, elle ne savait pas laquelle elle était, mais qu'elle s'en informerait. Ensuite elle continua toujours ses visites à cette bonne dame, à laquelle elle dit après s'en être soigneusement enquis à quoi se montait la fondation de l'hôpital de Kébec, cette Dame l'ayant appris, elle donna des témoignages qu'on en devait pas moins attendre de sa libéralité. Enfin après toutes ces visites le printemps arriva auquel il fallait exécuter les desseins de Dieu ; il n'était plus temps de parler, il fallait agir, c'est à quoi notre demoiselle se prépare avec une gaieté et promptitude non pareille ; elle alla pour cet effet prendre congé de sa dame qui lui donna une bourse de 1200 livres en lui disant : "Voici les arrhes de notre bonne volonté en attendant que nous fassions le reste ; ce que nous accomplirons lorsque vous m'aurez écrit du lieu où vous serez et que vous m'aurez mandé l'état de toutes choses."

<sup>1</sup> Le R. P. Rapin, provincial des Récollets.

<sup>2</sup> La Duchesse d'Aiguillon fonda l'Hôtel-Dieu de Québec le 16 avril 1637, mais ce ne fut que le premier août 1639 que les premières Hospitalières arrivèrent à Québec pour commencer leur œuvre.

Après ces paroles elles se séparèrent ; mais cela ne se fit pas sans peine ; surtout à l'égard de cette bonne dame, laquelle avait bien du déplaisir de ne pouvoir pas donner au Canada son corps aussi bien que sa bourse, afin d'y venir prendre part aux premiers hommages qui ont été rendu au premier souverain de l'univers. Notre demoiselle ayant quitté madame de Bullion, elle voulut partir le jour suivant pour Paris pour s'embarquer, ses parents voyant que c'était sa résolution, souhaitèrent que ce fut en Normandie afin de la pouvoir accompagner jusque sur les bords de l'océan, mais elle tout au contraire, pour sacrifier et rompre au plus tôt les liens de la chair et du sang, voulut que ce fut à Larochelelle, où d'ailleurs elle savait qu'il y avait des prêtres, lesquels passaient en Canada et qu'ainsi elle aurait la messe pendant le voyage ; ce fut là les deux motifs dont Dieu se servit pour faire venir Mlle Mance à ce port afin de l'y faire associer à la compagnie du Montréal par MM. de Fouquant et de la Doversière qui y étaient, ce qui n'eut arrivé si elle eut été par Dieppe comme ses parents le désiraient : cette résolution étant prise, elle partit et surmontant par son courage les fatigues d'un voyage qui d'ailleurs eut été à un corps tel que le sien était alors ; elle arriva au lieu tant désiré de son embarquement où la Providence lui assigna un logis tout proche des Jésuites sans savoir où elle allait ; ce qui lui donna un moyen d'aller saluer aussitôt le feu père *Laplace* qu'elle avait vu à Paris et qu'elle savait devoir passer la même année dans la *Nouvelle-France* ; ce père qui la connaissait fut très-heureux de la voir et même il le lui témoigna en lui disant qu'il avait bien eu peur qu'elle n'arriva pas avant le départ des navires. Après ce commencement d'entretien, il lui dit que Dieu faisait de merveilleux préparatifs pour le Canada en ajoutant : " Voyez-vous ce Gentilhomme qui m'a quitté afin que j'eusse la liberté de vous parler ? Il a donné vingt mille livres cette année pour une entreprise qui regarde ce pays-là ; il s'appelle le baron de Fouquant ; il est associé à plusieurs personnes de qualité, lesquelles font de grandes dépenses pour un établissement qu'il veut former dans l'Isle de Montréal qui est en Canada." Lui ayant fait part de toutes ces bonnes nouvelles, après quelques discours, il lui demanda où elle logeait, et sachant que c'était chez une Huguenotte il la fit mettre ailleurs, non pas qu'elle le demandait, car en ce lieu-là sur la route et partout généralement, Dieu disposait tellement le monde à son égard qu'elle était bien reçue en tous lieux, même à peine voulait-on de son argent, après l'avoir bien traitée, quand elle sortait des hôtelleries, il est vrai qu'il était bien juste que Dieu qui est le maître de tout le monde lui donna la grâce de gagner les cœurs d'un chacun pour la récompense de ce que faible

et seule comme elle était, elle osait néanmoins tout entreprendre pour sa gloire, sans l'espérance de son unique soutien. Le lendemain de son arrivée, allant encore aux Jésuites elle rencontra M. de la Doversière qui en sortait, lequel sans l'avoir jamais vue, étant peut-être instruit par le R. P. Laplace, l'aborda, la salua par son nom et ensuite lui parla du dessein de Montréal, de leur société et union et de toutes leurs vues dans cet ouvrage avec une ouverture de cœur admirable ; peu après il lui avoua le besoin d'une personne désintéressée comme elle, qu'ils avaient bien une personne d'engagée pour le dehors et la guerre, mais qu'il leur était nécessaire d'avoir une personne qui eut soin du dedans ; qu'il y servirait assurément beaucoup Dieu, ensuite de ce pour parler il l'alla voir chez elle, la pressa sur ce sujet, mais elle de son côté lui témoigna appréhender cette union disant : " Si je fais cela, j'aurai plus d'appui sur la créature et j'aurai moins à attendre du côté de la Providence." A cela il lui répondit : " Vous ne serez pas moins fille de la Providence, car cette année nous avons fait une dépense de 73,000 livres, je ne sais plus où nous prendrons le premier sol pour l'an prochain ; il est vrai que je suis certain que ceci est l'œuvre de Dieu et qu'il le fera, mais comment je n'en sais rien." Ces dernières paroles gagnant absolument notre demoiselle qui dit : pourvu que le R. P. St. Jure son directeur l'eust agréable ; elle s'unirait à eux encore qu'elle ne fut qu'une pauvre fille faible et malsaine qui de chez soi n'avait que sa petite pension viagère. M. de la Doversière lui dit : " Ne perdez pas de temps, écrivez par cet ordinaire au R. P. St. Just," elle le fit ; et outre cela, elle demanda la même chose à tous ses amis qui tous aussi bien que lui jugèrent que la main de Dieu était visible là dedans. C'est pourquoi ils lui écrivirent qu'elle ne manqua pas d'accepter l'union qu'on lui proposait, que c'était infailliblement Notre Seigneur qui voulait cette liaison ; aussitôt la nouvelle reçue, elle l'apprit à M. de la Doversière qui en eut une joie non pareille, ainsi que MM. de Fauquand et de Maison-Neufve, enfin elle fut reçu par ces trois messieurs au nom de la compagnie du Montréal comme un présent que le ciel lui faisait. Mais afin d'adorer avec plus d'attention la conduite de Dieu (maintenant que la voilà dans cette association, aussi bien que M. de Maison-Neufve qui y avait entré quelque temps auparavant) faisons une petite réflexion sur les ressorts que la sagesse et toute puissance de Dieu, fait jouer ici dedans ; admirons un peu comme la providence divine fit venir M. le Baron de Fouquand chez M. de la Doversière lorsqu'elle lui voulut faire commencer cet ouvrage, afin de lui donner l'honneur d'en être participant au moyen des richesses dont elle l'avait pourvu ; admirons comme

cette providence fit rencontrer les messieurs Ollier et de la Doversière dans Paris, et comme elle les éclaira tous deux au même moment sur le même sujet, leur découvrant mutuellement pour ces effets les plus intimes de leur cœur, sans qu'ils se parlassent aucunement, admirons tout ce qu'elle faisait faire d'un côté par ces dignes ouvriers évangéliques de 1640 à 1641, et comme d'une part elle connaissait l'esprit de M. de Maison-Neufve et l'obligea enfin de s'adresser à ce père Charles Lallemand, auquel ces messieurs communiquèrent leur dessein, afin qu'il le lia à eux lorsqu'il en serait temps; admirons ce qu'elle opéra à l'égard de mademoiselle Mance dans Langre, dans son voyage de Langre à Paris; voyons ce qui se passa à son égard à Paris, où même jusqu'à Laroche où l'union se fit; voyons enfin comme cette providence traça toutes choses, sans qu'aucuns reçussent des nouvelles les uns des autres et participant à ses desseins secrets; admirons, mais plus que tout autre chose, comme elle voulut que la plus part des entrepreneurs de cet ouvrage fussent sur la conduite des Révérends pères Jésuites, afin qu'y reconnaissant la volonté de Dieu ils fussent les premiers arc-boutants de cette entreprise, ce qui était très-considérable pour ne pas dire absolument nécessaire puisque ce dessein n'eut pas plus tôt vu le jour qu'il ait été mis à néant, s'il n'eut pas eu le bonheur d'être favorisé de leur approbation; louons en tout la providence divine qui s'est montré trop favorable vis à vis de ces ouvrages pour nous permettre d'appréhender que le ciel l'abandonne jamais. Mais revenons à Laroche où tout se préparait à faire voile, lorsque Mlle de Mance s'avisait fort prudemment de prier M. de la Doversière qu'il lui plut de mettre par écrit le dessein du Montréal et de lui en délivrer des copies qu'elle put les envoyer à toutes les dames qui avaient voulu le voir à Paris, entre autres à madame la Princesse, à madame la Chancelière, à madame de Villersavin, mais surtout à madame de Bullion de qui elle espérait d'avantage; M. de la Doversière estima que rien ne pouvait être mieux pensé, il dressa le dessein, fit faire des copies qu'il lui mit en mains, ensuite de quoi elle accompagna chaque copie d'une lettre et en fit un paquet séparé, après elle lui remit le tout afin de s'en pouvoir servir selon sa prudence lorsqu'il serait à Paris; nous verrons cy après l'utilité qu'on recevra de tous ces écrits, mais en attendant, il faut parler de l'embarquement qui se fit de la sorte: M. de Maison-Neufve se mit avec environ 25 hommes dans un vaisseau et Mlle Mance monta dans un autre avec 12 hommes seulement, pour le reste de l'équipage et des hommes du Montréal, ils s'étaient embarqué à Dieppe; dans le premier navire était un prêtre destiné pour les Ursulines, dans l'autre était le père Laplace,

Jésuite ; huit jours après le départ, le vaisseau de Mlle Mance fut séparé de celui de M. Maison-Neufve ; le vaisseau où était Mlle Mance n'expérimenta quasi de la bonasse, celui de M. de Maison-Neufve éprouva de si furieuses tempêtes qu'il fut obligé de relacher par trois fois, il est vrai que son vaisseau faisait beaucoup d'eau et l'obligeait autant à cela que le mauvais temps, dans ses relaches, il perdit trois ou quatre de ses hommes, entre autres son chirurgien qui lui était le plus nécessaire. Mlle Mance arriva fort heureusement à Kébecq où d'abord elle eut la consolation de savoir que dix hommes qui avaient été envoyés par messieurs de la compagnie du Montréal, cette même année par Dieppe, étaient déjà arrivés et étaient occupés à construire un magasin sur les bords de l'eau, dans un lieu qui avait été donné par M. de Montmagny<sup>1</sup> pour la compagnie du Montréal. D'ailleurs elle fut dans une grande inquiétude au sujet de M. de Maison-Neufve dont elle ne recevait aucune nouvelle et qu'à Kébecq on croyait communément ne pas devoir atteindre cette année là, de quoi quelques-uns surpris pour n'avoir pas eu la conduite de cet ouvrage comme ils le croyaient, ne paraissaient pas du tout fâchés, ils se plaignaient fort du grand pouvoir qui avait été donné à M. de Maison-Neufve, ce qui donna lieu aux premières attaques dont cette entreprise a été éprouvée ; ces personnes sachant que Mlle Mance était très-nécessaire au dessein, on l'a voulu détourner par toutes les voies possibles ; mais elle avait trop de courage pour y consentir, et au reste Dieu s'étant déjà trop déclaré pour ce lieu, il n'avait garde de souffrir qu'on l'abandonna ; enfin M. de Maison-Neufve arriva à Tadoussac ; il y trouva par hasard un de ses intimes, M. de Courpron, qui était amiral de la flotte du Canada ; il lui dit son désastre pour la perte de son chirurgien ; de Courpron lui offrit le sien en la place, ce chirurgien sachant la chose se présenta gaiement et fit descendre son coffre dans la chaloupe de M. de Maison-Neufve avec lequel tout soudain il alla à Kébecq, où ils arrivèrent le vingtième d'août. Aussitôt que M. de Maison-Neufve y fut, il apprit par Mlle Mance qu'il devait se disposer à être moins bien reçu de certaines personnes qu'il ne se promettait pas, ce qu'il vit bientôt après ; la vive affliction qu'ils ressentirent tous les deux modéra un peu la joie qu'ils avaient l'un et l'autre de se voir, malgré toutes les oppositions et bourrasques de la mer dans ce lieu tant désiré ; mais enfin comme les meilleurs chrétiens sont généralement ceux auxquels Jésus Christ fait ordinairement le plus de part des amertumes de

<sup>1</sup> Charles Huant de Montmagny, second gouverneur-général du Canada et successeur de Champlain de 1636 au 20 août 1648 qui fut remplacé par M. Louis D'Aillebout de Coulonges, ex-gouverneur de Montreal.

son calice, surtout quand il est question de quelque illustre entreprise pour le ciel, il ne faut pas s'étonner s'il commença de faire avaler quelque portion d'absinthe à ses héroïques entrepreneurs ; pour lors, ils ne furent pas longtemps ensemble, d'autant qu'il fallut que M. de Maisson-Neufve alla saluer M. de Montmagny, gouverneur de ce pays, ensuite de quoi il alla voir les Révérends pères Jésuites et les autres personnes de mérite, lesquelles ne pouvaient pas être lors en grand nombre, vu que le pays ne contenait pas plus de cent Européens y renfermant les deux sexes, comme aussi les religieux et religieuses. Or sur le sujet de cette visite, je crois qu'il est à propos de remarquer que ces personnes moins bien intentionnées sur le sujet que nous venons de parler, persuadèrent à M. de Montmagny qu'il s'opposa à l'établissement du Montréal à cause de la guerre des Iroquois, lui disant que jamais cet ouvrage ne se pouvait soutenir contre leurs incursions, ajoutant que le dessein de cette nouvelle compagnie était si absurde, qu'il ne pouvait pas mieux se nommer que la Folle entreprise, nom qui leur fut donné avec plusieurs autres semblables, afin que la postérité put reconnaître que cette pieuse folie était devant Dieu et entre les mains du Tout Puissant accompagné d'une sagesse plus sublime que tout ce qui peut provenir de l'esprit humain. M. de Montmagny ayant donc l'esprit prévenu de la sorte, dit à Monsieur de Maison-Neufve dans sa première visite : " Vous savez que la guerre a recommencé avec les Iroquois ; ils nous l'ont déclaré au lac St. Pierre le mois dernier, qu'ils y ont rompu la paix d'une façon qui les fait voir plus animés que jamais, il n'y a pas d'apparence que vous songiez à vous mettre dans un lieu si éloigné, il faut changer de délibération, si vous voulez on vous donnera l'Isle d'Orléans, au reste la saison est trop avancée pour monter jusqu'à l'Isle du Montréal quand vous en auriez la pensée." A ces paroles M. de Maison-Neufve répondit en homme de cœur et de métier : " Monsieur, ce que vous me dites serait bon si on m'avait envoyé pour délibérer et choisir un poste ; mais ayant été déterminé par la compagnie qui m'envoie que j'irais au Montréal, il est de mon honneur, et vous trouverez bon que j'y monte pour commencer une colonie, quand tous les arbres de cet Isle se devraient changer en autant d'Iroquois ; quand à la saison puisqu'elle est trop tardive, vous agréez que je me contente avant l'hiver d'aller reconnaître le poste avec les plus lestes de mes gens, afin de voir où je me pourrai camper avec tout mon monde le printemps prochain." M. de Montmagny fut tellement gagné par ce discours autant généreux que prudent, qu'au lieu de s'opposer comme on souhaitait à l'exécution de son dessein, il voulut lui-même conduire M. de Maison-Neufve

au Montréal, afin de le mettre en possession et de reconnaître le poste avec lui. En effet ils partirent tous les deux au commencement d'octobre et arrivèrent au Montréal le quatorzième du même mois, dans le lieu où est maintenant cette maison qu'on appelle le Château. Le lendemain, qui est le jour de la Ste. Thérèse, ils firent les cérémonies de la prise de la possession, au nom de la compagnie du Montréal; ayant parachevé cet acte, ils s'embarquèrent pour leur retour qui ne fut pas sans des marques toutes particulières de la bienveillance de notre seigneur; car ayant descendu jusqu'à Ste. Foy, à une journée de Québec, où demeurait un honnête homme nommé M. de Pizeaux, lequel était âgé de 75 ans; ce bon vieillard tout zélé pour le pays dans lequel il avait fait de bien fortes dépenses interrogea monsieur de Maison-Neufve fort au long, touchant les desseins qu'on avait pour le Montréal, de quoi étant pleinement instruit, il demeura si satisfait qu'il le pressa fortement de le vouloir associer à sa compagnie pour cette entreprise, en faveur de laquelle il protesta devoir consacrer lui-même et donner sur l'heure sa maison de Ste. Foy avec celle de Puizeaux qui était près de Kébecq; et généralement tout ce qu'il avait de meubles et de bestiaux; qu'à Ste. Foy durant l'hiver, comme ce lieu est abondant en chênes, on y ferait des barques pendant qu'à Puizeaux on y ferait de la menuiserie et tout ce qui serait nécessaire et que le printemps étant venu, on mettrait toutes choses dans les bâtimens qu'on avait fait pour monter au Montréal, afin de s'y établir; monsieur de Maison-Neufve qui ne savait où mettre tout son monde hiverner, ni ce à quoi il le pourrait employer jusqu'à la navigation suivante, écoutait ce discours comme si c'eût été une voix céleste; il ne se pouvait passer d'en louer mille fois son Dieu au plus intime de son cœur, il ne se lassait point d'admirer la facilité de cet homme lequel en ce moment se trouvait disposé à quitter ce qui lui avait tant coûté, non-seulement de travail, mais en son propre bien, étant vrai ce qu'il offrait lui avait coûté plus de 100,000 livres de dépenses. Néanmoins, comme M. de Maison-Neufve voulait entièrement déférer à la compagnie du Montréal, il lui dit qu'il avait un sensible regret de ne pouvoir accepter absolument une offre aussi généreuse que la sienne, sans avoir l'agrément de ceux dont il avait l'honneur d'être associé, que cependant comme ils pouvaient s'en promettre que toutes sortes de satisfaction, il le recevrait volontiers s'il l'avait pour agréable,

1 M. Dollier appelant lui-même Ste. Foy (et cela de 1672) la mission Huronne établie au lieu susdit par les Jésuites en 1668 sous le nom de N. D. de Foy, fait voir que les colons Français, dès l'origine de cette mission, étaient dans l'habitude de l'appeler Ste. Foy et non N. D. de Foy.

sans le bon plaisir de ces messieurs et à condition qu'ils le vou-  
 lussent bien. Cela dit M. de Puizeaux, qui était trop pressé au  
 dedans de soi-même pour reculer, accepta le tout d'un grand cœur ;  
 d'abord il livra sa maison de Ste. Foy à M. de Maison-Neufve, qui  
 laissa dedans son chirurgien et son charpentier afin d'y construire  
 des barques; cela fait ils descendirent à Puizeaux où ce bon mon-  
 sieur lui remit cette maison, qui lors étant le bijou du pays, il se  
 démit de tout ses meubles et bestiaux entre ses mains, se réservant  
 pas même une chambre pour un ami, il se dénua si absolument de  
 tout qu'il dit à feue Madame de la Pelletrie, à laquelle il fournissait  
 le logement auparavant : " Madame ce n'est plus moi qui vous  
 loge car je n'ai plus rien ici, c'est à M. de Maison-Neufve à qui vous  
 en avez présentement l'obligation, car il est le maître de tout." Chose  
 admirable, M. de Maison-Neufve ne savait que devenir et le  
 voilà bien placé, il faut avouer que le proviseur universel de ce  
 monde a bien trouvé des lieux propres, pour mettre ses serviteurs-  
 quand sa sagesse le trouve à propos. Je ne vous dis point si M. de  
 Maisonneufve donna fidèlement les avis de tout ceci à ses associés,  
 s'il les avertit soigneusement de ce coup de la Providence et de  
 l'obligation qu'on avait de recevoir M. de Puizeaux avec tous les  
 témoignages nécessaires de bienveillance, d'autant vous pouvez  
 bien juger qu'il n'y manqua pas, et qu'aussitôt ces messieurs admi-  
 rent ce donné du ciel en leur compagnie avec toutes les recon-  
 naissances et grâces imaginables.

DEPUIS LE DÉPART DES VAISSEAUX DU CANADA POUR LA FRANCE, DANS  
 L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1641, JUSQU'A LEUR DÉPART DU MÊME LIEU  
 POUR LA FRANCE, DANS L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1642.

Mademoiselle Mance eut l'honneur de loger pendant cet hiver à  
 Puizeaux avec Mademoiselle de la Pelletrie ; M. de Maisonneuve et M.  
 de Puizeaux hivernèrent aussi dans la même maison. Ils employèrent  
 tout le monde pendant ce temps-là à la menuiserie et aux autres  
 préparatifs nécessaires et utiles à une nouvelle habitation et colo-  
 nie. Aussitôt que le printemps fut venu et que tout fut préparé, on  
 fit descendre les batiments qu'on avait fait pendant l'hiver, à Ste.  
 Foy et on travailla à l'embarquement avec une telle diligence que  
 M. de Maison-Neufve partit de Puizeaux le 8 mai avec deux bargues,  
 une belle pinasse et une gabarre, partie desquels batiments avait  
 été faite à Ste. Foy ; M. le chevalier de Montmagny étant un véri-  
 table homme de cœur et qui n'avait d'autres intérêts que ceux de  
 son roi et du pays où il avait l'honneur de commander, sachant

que tout était disposé, voulut participer à ce premier établissement en l'honneur de sa présence, c'est pourquoi il monta dans une barge et conduisit lui-même toute cette flotte au Montréal où on mouilla le 18 mai de la présente année ; ce même jour on arriva de grand matin, on célébra la première messe qui ait jamais été dite dans cette île, ce qui se fit dans le lieu où depuis on a fait le château, afin de faire la base plus célèbre, on donna le loisir à Mme de la Pelletrie et à Mlle. Mance d'y préparer un autel, ce qu'ils firent avec une joie difficile à exprimer et avec la plus grande propreté qu'il leur fut possible, elles ne se pouvait passer de bénir le ciel qui en ce jour leur était si favorable que de les choisir et de consacrer leurs mains à l'élévation du premier autel de la colonie ; tout le premier jour on tint le St. Sacrement exposé, et ce ne fut pas sans raison, car si Dieu n'avait mis ses fidèles serviteurs à cette entreprise qu'afin de le faire reconnaître en ce lieu où jusqu'alors il n'avait reçu aucun hommage, il était bien juste qu'il se fit tenir, la première journée, exposé sur son autel comme sur son trône, afin de remplir ses saintes vues et désirs de ses serviteurs ; en effet cela était bon afin de faire connaître à la postérité qu'il n'avait établi cette colonie que pour recevoir des sacrifices et des hommages en ce lieu, que c'était la son unique dessein et celui de ses serviteurs ; qu'ils avaient employé tout exprès, leur bourse, leur soin et tout leur crédit. Il était juste qu'il se fit aussi tenir ce premier jour exposé pour prendre possession de cette terre par les honneurs souverains qui lui furent rendus et afin de faire voir que ce lieu était un lieu de réserve pour lui, qu'il ne voulait pas qu'il fut profané des âmes ravalées et indignes de la grandeur de ses desseins, lesquels n'étaient pas communs comme le fit bien voir le R. Père Vimond dans la prédication qu'il fit ce matin là pendant la grande messe qu'il y célébra : " Voyez-vous, messieurs, dit-il, ce que vous voyez n'est qu'un grain de moutarde, mais il est jeté par des mains si pieuses et animées de l'esprit de la foi et de la religion que sans doute il faut que le ciel est de grands desseins puisqu'il se sert de tels ouvriers, et je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts : " comme s'il eut voulu dire, le ciel ne commence son ouvrage présentement que par une quarantaine d'hommes, mais sachez qu'il a bien d'autres desseins vers les personnes qu'il emploie pour le faire réussir, sachez que vos cœurs ne sont pas suffisants pour annoncer ici les louanges qu'il y prétend recevoir, mais qu'il les multipliera, remplissant de peuples toute l'étendue de ces lieux dont maintenant nous prenons possession de sa part en lui offrant ce sacrifice. Toute cette journée

s'écoula en dévotions, actions de grace et hymne de louange au créateur, on avait point de lampes ardentes devant le St. Sacrement, mais on avait certaines mouches brillantes qui y luisaient fort agréablement jour et nuit étant suspendues par des filets d'une façon admirable et belle, et toute propre à honorer selon la rusticité de ce pays barbare, le plus adorable de nos mystères.

Le lendemain, après toute cette cérémonie finie, on commença d'ordonner toutes choses à l'égard du poste où on était ; chacun d'abord se campa sous des tantes, ainsi qu'en Europe lorsqu'on est à l'armée, ensuite on coupa des pieux avec diligence et on fit d'autres traveaux afin de l'environner et de s'assurer contre les surprises et insultes qu'on avait à craindre de la part des Iroquois. Il est vrai que cette espèce de fortification précipitée était d'autant plus facile que M. de Champlain étant autrefois venu en traite, avait fait abattre beaucoup d'arbres pour se chauffer et se garantir des embuscades qu'on lui eut pu faire dans le peu de temps qu'il y demeurerait ; de plus ce poste était naturellement très avantageux parce qu'il était enfermé entre le fleuve de St. Sacrement et une petite rivière qui s'y décharge, laquelle était bordée d'une prairie fort agréable qu'on appelle la *Commune*, et que de l'autre côté, où ni la rivière ni le fleuve ne passent, il y avait une terre marécageuse et inaccessible que depuis on a desséché et dont a fait le *domaine des Seigneurs*, ce qui fait assez voir l'avantage du poste ; au reste, il y avait pour lors dans la prairie dont nous venons de parler, tant d'oiseaux de différents ramages et couleurs qu'ils étaient fort propres à apprivoiser nos Français dans ce pays sauvage. Si nous regardons la commodité du commerce, comme ce lieu est le plus avancé où les bargues puissent monter, il n'y a pas de doute que ce lieu soit un des meilleurs du pays pour accomoder les habitants par le moyen du négoce qu'ils y peuvent faire par le moyen des sauvages qui y descendent en canots, de toutes les nations supérieures. Monsieur le chevalier de Montmagny ayant demeuré en ce lieu jusqu'à ce qu'il fut tout entouré de pieux, il quitta par après M. de Maison-Neufve et s'en retourna à Kébecq. Quant à Mme. de la Pelletrie et M. de Puizeaux, ils demeurèrent au Montréal à la consolation d'un chacun ; pendant l'été on s'employa à faire venir ce qu'on avait laissé à Pizeaux et ailleurs ; ce qui obligea M. de Maison-Neufve à voir continuellement une partie de son monde occupé à la navigation ; et le réduisit à n'avoir que 20 soldats avec lui, d'autant que outre ceux qu'il avait sur ses bargues, il en avait encore d'autres à Québec qui travaillaient au parachèvement du magasin que nous avons dit. Il est vrai que Dieu favorisa beaucoup ces nouveaux colons de ne les point fair si tôt décou-

vir des Iroquois et de leur donner le loisir de respirer un peu à l'ombre de ces arbres dont la prairie voisine était bordée ; où les chants et la vue des petits oiseaux et des fleurs champêtres les aidaient à attendre avec patience l'arrivée des navires dont enfin ils eurent des heureuses nouvelles par M. d'Arpentigny, qui voulut lui-même en être le porteur, tant il les trouva avantageuses ; aussi ne pouvaient-elles pas être meilleures ; il leur apprit que Messieurs les associés de cette Isle s'étaient tous offerts à Dieu par les mains de la Ste. Vierge, le jour de la présentation dans l'église de Notre-Dame de Paris, y présentant leurs vœux et desseins pour le Montréal et qu'ensuite pour marquer leur bonne volonté par les effets, ils avaient donné 40,000 livres pour l'embarquement dernier, lesquelles 40,000 livres avaient été mises en diverses denrées dont il apportait une quantité dans sa bargue, en laquelle il avait une douzaine de bons hommes que ces messieurs avaient engagés, entr'autres un fort habile charpentier dont il leur fit grand récit. Cet homme est encore ici où Dieu lui a donné une famille nombreuse ; au reste, quoiqu'on lui ait donné le nom de *Minime* qui est le plus ravalé chez tous les Tuteus, il n'était pas toutefois le moindre dans les combats non plus que dans sa profession ; nous devons l'aveu de ces vérités à son courage et aux services qu'il a rendu en cette Isle, laquelle est presque toute bâtie de ses maisons ou par ceux qu'il a enseigné ; Monsieur de la Doversière qui a été toujours le procureur de la compagnie, lequel le connaissait bien, afin de le gagner et de le gratifier lui donna la conduite de plusieurs pièces de canon qu'il amena en ces lieux ; si toutes ces bonnes nouvelles réjouirent grandement un chacun de ceux qui étaient au Montréal, M. de Maison-Neufve et Mlle Mance, reçurent encore une joie bien plus grande que tous les autres, lorsqu'en lisant les lettres de France, ils apprirent que leur compagnie s'était tellement accrue depuis qu'on avait eu du dessein du Montréal par le moyen des copies qu'on avait distribué, selon la convention qu'en avait été faite entre M. de la Doversière et Mlle Mance, un an auparavant à Laroche, comme nous avons dit que le nombre des associés se montait à 45 personnes toutes fort qualifiées, entre lesquels étaient entre autres parmi les hommes : Monsieur le duc de Liancourt, l'abbé Bareaux, de Monmor, de la Marguerye, Goffre, de Renty, Bardin, Morangy, de Chaudebonne, Duplessis, Mombar, de St. Fremin, de Fancan, de la Doversière, Duval, les deux frères MM. Le Prêtre, comme aussi du Séminaire de St. Sulpice, feu M. Ollier, M. de Bretonveilliers, M. l'abbé de Kélus et autres ; parmi les femmes, Madame la Chancelière, Mesdames de Villersavin, Seguin et plusieurs autres, entre lesquels je comprends madame de Bullion

qui au ciel tiendra un des premiers rangs dans cet ouvrage et avec d'autant plus de raison que n'ayant pas voulu être connue dans les biens qu'elle a faite elle en a laissé toute la gloire à son Dieu, elle a voulu être des premières de la compagnie quant aux distributions, mais quand au nom, il n'en fallait pas parler ; elle lui aversait son bien, l'en suppliait d'en avoir l'économie et le soin, mais pour savoir comment s'appelait cette main libérale, il n'y avait pas d'apparence ; pour s'unir à la compagnie afin de faire ici une dépense de cinquante ou soixante mille écus, tant dans un hôpital qu'autre chose, on la pouvait rencontrer, mais quant à la connaître, c'était impossible, on ne pouvait savoir la main d'où sortaient ces larges aumônes et charitables profusions, et si ceux par qui elle les donnait avait autant appris son tombeau qu'ils ont craint de la développer pendant son vivant, nous serions aujourd'hui en la même difficulté de la connaître ; que si sa mort leur a donné la liberté de nous apprendre ses merveilles, nous prendrons celle de la prôner ; ce que nous ferons néanmoins avec une telle vénération à ses ordres, que nous ne la nommerons que notre illustre associée, ou notre charitable inconnue, ou bien la pieuse fondatrice du Montréal ; ainsi nous taisons son nom puisqu'elle la voulu, mais en le taisant, nous satisfaisons au public en le faisant connaître par ses trois belles qualités qu'elle mérite très justement, ainsi que les années suivantes nous le prouveront fort bien.

DEPUIS LE DÉPART DES VAISSEaux DU CANADA POUR LA FRANCE DANS L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1642 JUSQU'A LEUR DÉPART DU MÊME LIEU POUR LA FRANCE DANS L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1643.

La providence ayant pourvu M. de Maisonneuve de forts bons ouvriers et l'ayant tenu caché aux ennemis pendant les premiers temps, il faisait travailler avec une telle diligence qu'on s'étonnait tous les jours de ce qu'on l'on voyait fait de nouveau. Enfin le 19 mars, jour de St. Joseph, patron général du pays, la charpente du principal bâtiment étant levée, on mit le canon dessus, afin d'honorer la fête au bruit de l'artillerie, ce qui se fit avec bien de la joie, chacun espérant de voir par après bientôt tous les logements préparés, et en effet de jours en jours on quittait les méchantes cabanes que l'on avait faites pour entrer dans des maisons fort commodes que l'on achevait incessamment : quand aux Iroquois, on en voyait aucun pendant ce temps là, il est vrai qu'un petit parti des leurs nous découvrit à la fin, mais ce fut par un hazard et encore nous n'en sûmes rien, ce qui arriva de la sorte. Dix

Algoquins ayant tué un Iroquois dans son pays, furent poursuivis de ses camarades jusqu'à la vue de ce fort où ils les aperçurent se sauver sans pour cela se faire connaître aux Français non plus qu'aux Algonquins, ils se contentèrent de remarquer le lieu sans faire aucun bruit afin d'aller porter ces nouvelles chez eux ; c'est ce que leurs gens eux-mêmes nous ont appris depuis, car personne ne savait rien de cette poursuite, que si les Algonquins fuyaient fort vite, ils ne savaient pas pour cela qui étaient à leur poursuite, c'est la frayeur qui leur donnait cette allure qui est fort ordinaire aux sauvages quand ils ont fait quelques coups, alors leur nombre suffit souvent pour les effrayer et faire fuir ; que si les Iroquois ne venaient pas ici, plusieurs sauvages y arrivaient de toutes parts ; ce lieu étant remarqué par eux pour l'azile commun contre les Iroquois, même il y en eut plusieurs qui y reçurent le St. Baptême, entre autres le célèbre et le plus fameux de tous les Algonquins nommé *le Bargne de l'isle* ; mais passons vite et arrivons au mois de juin afin d'avoir les prémices du sang que le Montréal a versé pour la querelle commune du pays. Du commencement du mois dont nous parlons, les Hurons en descendant de chez eux trouvèrent les Iroquois à trois lieues d'ici dans un endroit vulgairement le *Chine*, là où ils suivirent ensemble comme ils eussent été les meilleurs amis du monde, ce qui donna un moyen facile aux Hurons de satisfaire leur inclination fort portée à la trahison ; cela se fit de la sorte, en causant familièrement ils leur dirent : " Nous avons su jusque dans notre pays que des Français se sont venus placer à cette île immédiatement au dessous de ce sault, allez les voir, vous y pourrez faire quelque considérable coup et vous défaire d'une bonne partie, vu le nombre que vous êtes : " Après le conseil de ces perfides, quarante Iroquois des plus lestes vinrent surprendre six de nos hommes, tant charpentiers que scieurs de bois, sans qu'il y en eut aucuns qui s'échappa de leurs mains, tous furent tués ou bien faits prisonniers. Ces pauvres gens voulurent bien se défendre en cette occasion, mais leur valeur ne put prévaloir à un coup si imprévu ; on ne put les secourir car la chose fut exécutée trop promptement et qu'étant un peu en avant dans le bois, le vent peu favorable empêcha d'entendre ce qui se passait, mais enfin ce monde ne revenant pas, on les alla chercher sur les lieux, où on trouva le corps de ceux qui avaient été tués, lesquels firent juger de tout ce qui était survenu. Le lendemain on apprit les choses plus sûrement par les Hurons, que les Iroquois traitèrent selon leur mérite, car ayant passé toute la nuit à insulter les Français que les Iroquois avaient emmenés prisonniers, le matin accablé de sommeil, ils s'endormirent profondément proche

de ces ennemis du genre humain dont ils furent presque tous taillés en pièces, parmi environ une trentaine qui reçurent ici un azile au lieu de la mort qui leur était bien due ; cette juste punition exécutée, ceux qui avaient été les bourreaux, emborgnèrent les Castors de ces perfides, ils mirent ensuite nos Français dans les canots, ils traversèrent le fleuve et après voulant aller par terre, et couper dans les bois jusqu'à Chambly, ils furent contraint d'abandonner une partie de leurs Castors à cause de la pesanteur, ayant donc abandonné ce qu'ils ne pouvaient porter et ayant coupé leurs canots à coup de hache afin de les rendre inutiles, comme ils font toujours dans de semblables occasions, ils allèrent droit au lieu que nous avons marqué, y étant arrivés, ils crurent que quatre ou cinq lieues de bois dépisteraient assez nos pauvres Français et qu'il n'était pas besoin de les garder désormais si étroitement, mais ils se trompèrent, car un d'eux s'échappa et se sauva si heureusement, qu'il revint droit aux canots qu'ils avaient laissés, où choisissant le meilleur, il remplit d'herbes les trous que l'on avait fait avec la hache, ensuite il y mit plusieurs robes de Castor et s'en vint ainsi équipé au Montréal tout au travers du fleuve, ce qui surprit agréablement M. de Maisonneuve qui fut bien heureux que celui la fut du moins échappé des tourments Iroquois.

Cet homme raconta toute son infortune, après quoi il dit qu'il y avait bien du castor, dans le lieu où il avait pris celui qu'il avait amené dans son canot, qu'on le pouvait aller chercher sans crainte et qu'il serait perdu si on y allait pas ; M. de Maisonneuve en l'entendant parler de la sorte, encore qu'il ne voulait rien pour lui, fut bien aise de donner ce butin à ces soldats, si bien qu'il l'envoya et le leur distribua sans en rien retenir ; c'est une chose admirable combien cet homme a toujours aimé ceux qu'il a commandés et combien il s'est pas considéré lui-même : Voilà à peu près comme les choses se sont passées cette année jusqu'à l'arrivée des vaisseaux de France, dont on eut ici les premières nouvelles par M. de Montagny qui arriva au commencement de juillet, comblant tout le monde d'une joie bien singulière, tant pour les secours qui nous venaient de France, que pour les témoignages qu'il assura que le roi donnait de sa bienveillance à la compagnie de Montréal, pour laquelle il avait pris la peine de lui écrire, afin qu'il la favorisa en ses desseins, louant et approuvant les dépenses pour y construire un fort, lui donnant le pouvoir de la munir de canons et autres choses nécessaires pour la guerre ; disant de plus que sa majesté pour une marque plus authentique de la sincérité de ses affections l'avait gratifiée d'un beau navire de trois cent cinquante—qu'il s'appelait : "*Le Notre-Dame.*" On apprit encore de M. de Montagny

qn'on espérait de grands effets cette année là de la part de la compagnie du Montréal, laquelle avait fait de la dépense considérable ; ce qu'il ne peut dire qu'en général ; outre cela, il dit qu'un gentilhomme de Champagne nommé M. d'Aillebout venait ici avec sa sœur et la sœur de sa femme, de plus, il apprit qu'on avait fait une fondation pour un hôpital au Montréal, mais que pour avoir le détail du tout, il fallait patienter jusqu'au mois de septembre que M. d'Aillebout arriva, ce qu'il ne fit pas sans de grandes difficultés, car encore qu'il partit, il fallait l'aller quérir dans sa barque à cause des embûches, et lui n'osait non plus approcher pour le même sujet : Il fallut que M. de Maisonneuve y alla lui-même, encore eurent ils bien peur des ennemis en revenant, tant il est vrai que hors le seuil de sa porte on était pas en assurance, pour lors M. d'Aillebout étant à terre et un peu rafraichi, il commença à communiquer ses nouvelles, entre autres, il apprit que notre illustre associé faisait des merveilles, que pour être inconnue elle ne laissait pas de bien faire parler d'elles, que cette année même elle avait fait une fondation de trois mille livres de rente pour un hôpital en ce lieu, que outre cela, elle avait donné douze mille livres, tant pour le bâtir que pour le fournir de meubles, de plus elle envoyait deux mille livres à Mlle Mance pour les employer à sa dévotion, qu'elle faisait secrètement ses libéralités entre les mains de la compagnie du Montréal sans dire son nom et sans qu'on put savoir qui elle était. Il dit ensuite et fit voir par effets que chacun des associés avait taché de se soigner charitablement et généreusement pour la réussite de ce nouvel ouvrage qui était déjà le théâtre des guerres de ce pays ; que si ce lieu était affligé des incursions Iroquoises, à mesure aussi il était consolé de la conversion de plusieurs autres sauvages, qui se jettant ici comme dans un azile avaient recours au baptême afin de se préparer à la mort qui les attendait comme infaillible dans la multitude des sorties qu'ils étaient obligés de faire pour aller chercher des vivres ; il est bien vrai qu'ils y allaient le plus rarement qu'ils pouvaient, mais enfin, ils étaient trop pour qu'on put subvenir entièrement à leur nourriture, c'est pourquoi il fallait souvent sortir. Dès le commencement de cette habitation on avait bien semé quelque peu de pois et de blé d'inde et on continuait fort cette agriculture tous les ans, mais cela n'était rien à tant de gens, ils consommaient outre cela beaucoup de vivres qui venaient de la France, encore cela n'était-il pas suffisant ; il est difficile d'exprimer la tendresse que M. de Maisonneuve avait pour ces pauvres malheureux, les libéralités qu'il leur fit, et combien le tout coûta à la compagnie pendant cette première année que les choses étaient si chères ; mais enfin sa

piété ne se rebutait de rien, au reste cette année nous avons un exemple fort rare de sa générosité, non point en la<sup>r</sup> personne des sauvages, mais en celle de M. Pizeaux, lequel se trouvant attaqué de paralysie et ayant le cerveau débilité par la vieillesse, commença de témoigner qu'il était bien aise de ravoïr les choses dont il s'était démis afin d'aller en France chercher la guérison, vous voyez la demande était considérable, d'autant qu'il avait donné beaucoup, sans doute que cette demande eut surpris tout autre que M. de Maisonneuve, voyez un peu comme il lui répondit: "Monsieur lui dit-il, nous n'avons rien fait par l'intérêt, tout est encore à vous, vous en pouvez être assuré, je vous baillerai ce qu'il vous faudra ici, et je vous adresserai à MM. de la Compagnie en France, lesquels reconnaîtront largement les biens que vous nous avez faits." Ce qui fut promis fut généreusement exécuté, ici on lui tint compte généralement de tout, et en France MM. de la Compagnie le firent très bien soigner, ils en eurent la même sollicitude que s'il dut être leur propre frère, ils ne l'abandonnèrent point jusqu'au tombeau de quoi il avait bien besoin, car il avait alors septante sept ans où septante huit ans et avait passé cette longue vie dans les fatigues incroyables, tant à la Nouvelle-Espagne où il avait amassé son bien, qu'en la Nouvelle-France où il l'avait dépensé.—Que s'il a tant consommé de bien ici, il ne faut pas s'en étonner; d'autant que faisant d'aussi grandes entreprises qu'il a faites, il n'y pouvait pas manquer, à cause que tout coutait pour lors exorbitement et que l'on avait aucun secours du pays tant pour les vivres que pour se vêtir. La perte de M. de Pizeaux, ne fut pas l'unique perte de Montréal pour cette année là, car Mlle de le Pelletrie voyant que Mlle Mance avait alors un secours assez considérable de son sexe, elle descendit à Kébec et l'enrichit de la perte que faisait ce lieu-ci, étant privé d'une personne d'aussi grand mérite et d'aussi rare exemple qu'elle a toujours été partout.

#### DE L'AUTOMNE DE 1643 A L'AUTOMNE DE 1644.

Les dépêches de France étant parties, on commença à arracher les petits pieux qui environnaient le fort et à mesure on le revêtit de beaux bastions que traça M. d'Aillebout, auquel M. de Maisonneuve laissa la conduite de cette entreprise, MM. de la compagnie lui ayant mandé qu'il était fort intelligent en ce fait, aussi y réussit-il très-bien ainsi qu'on l'a vu depuis. Enfin nos Français se lassèrent de se voir insultés tous les jours par les Iroquois, ne pouvant continuellement souffrir de leurs alarmes sans les aller

chercher, ils importunaient tellement M. de Maison-Neufve pour aller en partie, disant qu'il n'y avait aucune apparence à s'entendre fusiller chaque jour et de demeurer néanmoins dans la modération et de ne les oser poursuivre jusqu'à la portée de fusil des bois ; M. de Maison-Neufve leur disait de son côté : " Les poursuivant comme vous le souhaitez, nous ne sommes qu'une poignée de monde peu expérimentés au bois, nous serons surpris dans une embuscade là où il y aura vingt Iroquois contre un Français ; au reste, prenez patience, quand Dieu nous aura donné du monde, nous risquerons ces coups, mais nous serions imprudemment hasarder la perte de tout à une seule fois, ce ne servirait de rien à nos bouillants Français sinon à faire croire que M. de Maison-Neufve appréhendait de s'exposer ; de quoi on commença à murmurer au fort, que cela étant venu à sa connaissance, il crut qu'il valait mieux hasarder imprudemment une bonne fois, que de les laisser dans cette croyance qui nuirait à jamais et serait capable de tout perdre. Résolu donc à la chose, voici ce qui arriva : Le trentième jour de mars, les chiens qui tous les matins faisaient une grande ronde pour découvrir les ennemis, sous la conduite d'une chienne nommée Pilote, laquelle pillait fortement à son retour ceux qui avaient manqué à la compagnie, se mirent à crier et hurler de toutes leurs forces, faisant face du côté où ils sentaient les ennemis. Or, comme l'expérience journalière avait fait connaître à tout le monde cet instinct naturel que Dieu donnait lors à ces animaux pour nous garantir de mille embuscades que les barbares faisaient partout, sans qu'il fut possible de s'en parer, si Dieu n'y avait pourvu par les hurlements favorables : d'abord que nos gens les entendaient, soudain, pleins de feu, ils accouraient suivant la coutume, vers M. de Maison-Neufve, lui disant, monsieur : les ennemis sont dans le bois, d'un tel côté, ne les irons nous jamais voir ? à quoi il repartit brusquement contre son ordinaire : oui, vous les verrez, qu'on se prépare tout à l'heure à marcher, mais qu'on soit aussi brave qu'on le promet ; je serai à votre tête ; "

D'abord un chacun se disposa, mais comme on avait que très peu de raquettes et que les neiges étaient encore hautes, on ne pouvait pas bien s'équiper, mais enfin ayant mis son monde dans le meilleur ordre qu'il put, il marcha avec trente hommes vers les ennemis, laissant le château et toutes autres choses entre les mains de d'Ailleboutz, auquel il donna ses ordres en cas d'événements ; étant entré dans le bois quasi aussitôt après, ils furent chargés par 200 Iroquois qui, les ayant vu venir s'étaient mis dans plusieurs embuscades propres à les bien recevoir. Le combat fut fort chaud.

Incontinent que M. de Maison-Neufve se vit attaqué, il plaça ses gens derrière les arbres ainsi que faisaient les ennemis, et lors on commença à tirer à qui mieux mieux, ce qui dura si longtemps que la munition des nôtres manqua ; ce qui obligea M. de Maison-Neufve, lequel d'ailleurs était accablé par le grand nombre d'ennemis et qui avait la plus part de ses gens morts ou blessés de penser à la retraite comme à l'unique moyen de se sauver, lui et son monde. ce qui était bien difficile à faire à cause de ce que nous étions beaucoup engagés et que les autres étaient si bien montés en raquette qu'à peine étions-nous de l'infanterie au respect de la cavalerie ; quoiqu'il en fut, n'y ayant pas d'autres parties à choisir, commanda qu'on se retira, mais tout bellement, faisant face de temps en temps vers l'ennemi, allant toujours vers un certain chemin de traîne par lequel on emmenait le bois pour construire l'hôpital, à cause qu'il était dur et que leurs raquettes ne leur serait pas nécessaires en ce lieu là pour bien aller ; chacun exécuta cet ordre, mais à la vérité, plus précipitamment qu'il n'était porté. Monsieur de Maison Neufve voulant être le dernier en cette rencontre, il attendait que les blessés fussent passés avant de marcher ; quand on fut arrivé à ce chemin de traîne qui fut notre sentier de salut, nos Français effrayés s'enfuirent de toutes leurs forces et laissèrent M. de Maison Neufve fort loin derrière eux ; lui de temps en temps, faisant face avec ses deux pistolets, crainte d'être saisi de ces barbares qui étaient toujours sur le point de le faire prisonnier. Ils ne le voulaient pas tuer, parce que le reconnaissant pour le gouverneur, ils voulurent en faire la victime de leur cruauté, mais Dieu l'en garantit et cela de la façon que je vais dire : les Iroquois ayant déferé à leur commandant cette capture, ils le laissèrent aller un peu devant eux, afin qu'il eut l'honneur de le prendre, mais celui qui voulait prendre fut pris, car M. le Gouverneur s'en trouvant si importuné qu'il l'avait toujours sur les épaules, il se mit en devoir de tirer, ce que ce sauvage voyant, il se baissa pour éviter le coup. M. le Gouverneur ayant raté, cet homme se releva pour sauter sur lui, mais en cet instant, il prit son autre pistolet et le tira si promptement et si heureusement qu'il le jeta tout raide mort : Or comme cet homme était le plus proche de lui, il eut le loisir de prendre un peu d'avance jusqu'à ce que les autres barbares étant venus à leur commandant déjà expiré, soudain au lieu de le poursuivre, ils chargèrent cet homme sur leurs épaules et l'emportèrent promptement parce qu'ils avaient peur que quelque secours inopiné ne leur vint ravir et que le corps d'un tel personnage ne tomba entre les mains de leurs ennemis : ce ridicule procédé donna loisir à M. de Maison-Neufve de se rendre au fort, quoiqu'après tous les autres,

lesquels pensaient être emportés d'un coup de canon par un malhabile homme, qui les voyant venir, courant avec confusion, sans faire distinction d'amis ou d'ennemis, mit le feu au canon, mais par bonheur, l'amorce se trouva si mauvaise que le coup ne s'en alla pas. Que s'il eut parti, la pièce étant si bien braquée sur le petit chemin par lequel ils venaient, qu'il eut tué tout le monde. M. de Maison-Neuve arriva au fort, chacun en eut une joie qu'on ne peut exprimer, et alors, trop convaincus de son courage, protestèrent qu'à l'avenir, ils se donneraient bien de garde de le faire ainsi exposer mal à propos. Au reste, il semble que Dieu en cette occasion ne leur avait imprimé de la frayeur que pour faire davantage éclater son courage et le mieux établir dans leur esprit. Ce rude combat et plusieurs autres qui se firent pendant cette année n'empêcha pas ce printemps même qu'on ne commença à faire du bled français à la sollicitation de M. d'Aillebout auquel le Canada a l'obligation de cette première épreuve, qui convainquit un chacun que la froideur de ce climat, ne l'empêchait pas de produire une grande abondance de bled. Enfin l'été étant venu, le sieur de la Barre arriva de France ici avec beaucoup de gens, partie desquels étaient d'une compagnie que la reine envoya cette année là en Canada sous sa conduite, laquelle compagnie fut distribuée dans les différents quartiers de ce pays ; et l'autre partie de ce monde venait aux frais des Messieurs du Montréal, lesquels firent encore cette année de très-grandes dépenses pour ce lieu ; Ce qui est remarquable ici dedans, c'est l'hypocrisie du sieur de la Barre qui trompa tant de gens en France et en Canada ; à la Rochelle, il portait à sa ceinture un grand chapelet avec un grand crucifix qu'il avait quasi incessamment devant les yeux, tellement qu'il venait en ce pays comme un homme apostolique auquel on avait confié ce commandement. Ainsi, sous des vertus apparentes, il cachait une très-méchante vie qui l'a fait finir ses jours sous une barre qui était plus pesante que celle de son nom ; au reste quoiqu'il fit l'hypocrite aussi bien qu'homme de son siècle, toujours est-il vrai qu'il a rendu un grand service au pays en y amenant ce secours, et c'est peut être pour l'en récompenser que Dieu lui a fait faire cette rude pénitence pour la conclusion de sa vie ; afin de lui donner un moyen de satisfaire à ses crimes, comme apparemment il a fait ; mourant d'une façon qui a laissé sujet de croire à tous que ça été pour le grand bien de son âme : Ce personnage qui portait en lui l'image de la même vertu, demeura au Montréal toute l'année suivante, mais enfin on le reconnut par quelques promenades qu'il faisait fréquemment dans le bois avec une sauvagesse qu'il engrossa, ce qui découvrit l'erreur de ces beaux prétextes. Mais pour ne

pas prévenir le temps qu'il faut laisser à l'année qui vient et dire un mot de notre charitable inconnue qui envoya pour sa part à Mlle Mance, pendant cette année, 3,000 livres, trois chapelles et plusieurs meubles, lui adressant le tout comme si elle eut été logée, ce que M. de Maison-Neufve voyant, il résolut d'employer tout son monde avec la plus grande diligence qu'il se pouvait, afin de la loger, ce qu'il fit avec tant de promptitude que le 8 Octobre du même an, elle fut logée et en état d'écrire et de dater ses lettres de l'hôpital du Montréal, écrivant à sa chère fondatrice, ce qu'envisageait beaucoup M. de Maison-Neuve afin de la contenter ; l'hôpital ne fut pas plus tôt fait qu'il se trouva assez de malades et de blessés pour le fournir, tous les jours, les Iroquois par leurs boucheries y fournissaient de nouveaux hôtes, ce qui obligeait un chacun à bénir Dieu de tout son cœur pour les saintes inspirations qu'il avait données à cette inconnue en faveur des pauvres malades et blessés de ce lieu ; cela fit voir à Mlle Mance que sa bonne Dame avait bien raison de ne lui point acquiescer en changeant ses charités en faveur d'une mission pour laquelle elle la sollicitait ; cet ouvrage étant si nécessaire même dans les commencements, de quoi Mlle Mance étant pour lors bien convaincue, lui écrivit en cette sorte : D'abord que la maison où je suis a été faite, incontinent elle a été garnie, et le besoin qu'on en a fait voir la conduite de Dieu en cet ouvrage : C'est pourquoi, si vous pouviez encore faire une charité qui serait que j'eusse ma subsistance pour moi et pour une servante, et que les 2,000 livres de rente que vous avez donné fussent entièrement aux pauvres, on aurait meilleur moyen de les assister, voyez ce que vous pouvez faire là dessus, j'ai de la peine à vous le proposer, parceque j'ai peine à demander, mais vos bontés sont si grandes que j'aurais peur d'un reproche éternel si je manquais à vous mander les besoins que je sais. Ce peu de paroles furent un grain de semence jetée dans une terre très excellente, nous verrons ce qu'elles produiront l'année prochaine.

DE L'AUTOMNE 1644 JUSQU'A L'AUTOMNE 1645 AU DÉPART  
DES NAVIRES DU CANADA.

Au commencement de cette année, il y eut diverses attaques où Dieu fut toujours très-favorable aux Montréalistes ; de vous dire combien ils ont tué d'ennemis, on ne le peut faire, tant ces barbares sont soigneux à cacher leurs morts et de les enlever ; mais je vous dirais bien une assez plaisante rencontre où il n'y eut point de sang répandu, ce qui arriva de la sorte : une partie de ces barbares

étant venue pour faire quelque coup, et un de leurs découvreurs ayant apperçu que tous les travailleurs s'étaient retirés dans un instant, au son de la cloche qui les appelait pour diner, il s'avança et monta dans un arbre fort épais et fourni de branches, tout propre à se bien cacher, et bien découvrir quand quelqu'un reviendrait, après. Après le diner, la cloche ayant sonné, ils virent que tous revenaient au travail, en même temps ce que regardant de tous côtés, il attendit pour voir le quartier qui serait le plus aisé à surprendre, mais par malheur pour lui, on vint placer un corps de garde sous l'arbre où il était niché. Jamais il n'osa faire connaître sa voix, il est vrai que cela lui était pardonnable, parcequ'il avait une grosse fièvre qui lui dura tout autant que cet arbre investi. Si on eut aperçu ce corbeau au milieu de ces branches, il eut fait le saut périlleux, mais on ne le vit ni on ne l'entendit aucunement; ce que l'on sait, c'est seulement par son rapport et celui de ses camarades; venons aux navires et disons qu'ils nous apportèrent cet été de très-fâcheuses nouvelles, et à M. de Maison-Neufve surtout qui sut la mort de son père, ce qui l'obligea de repasser en France pour les affaires de sa maison à laquelle il fallait qu'il alla donner ordre; il ne voulut point partir sans renvoyer auparavant en France le sieur de la Barre qu'il avait reconnu pour n'avoir rien de saint que son chapelet et sa mine trompeuse; qu'ici le départ de Monsieur de Maison-Neufve affligea beaucoup tous ceux d'ici qui le regardaient comme leur père. Mlle Mance reçut une lettre de son côté bien consolante, d'autant que sa Dame lui mandait en propres termes pour répondre à sa lettre. J'ai plus d'envie de vous donner les choses nécessaires que vous n'avez de les demander, pour cela, j'ai mis 20,000 francs entre les mains de la compagnie de Montréal pour vous les mettre en rente afin que vous serviez les pauvres sans leur être à charge, d'outre cela, je vous envoie 20,000 livres cette année." La bonne Dame, qu'elle était admirable en ses charités, elle savait bien que l'aumône a de grandes lettres de change pour l'autre vie, puisqu'elle l'a fait si largement, jugez combien cette vénérable fondatrice inconnue à tous, hormis à Mlle Mance et au Père Bazin, était agréable à Dieu et consolait fortement cette demoiselle qu'elle avait fait ici administratrice de son hôpital. Mais laissons cette bonne Dame et finissons cette année par M. de Maison-Neufve, lequel en partant pour la France laissa le gouvernement de son cher Montréal à M. d'Aillebout, auquel il le recommanda plus que s'il eut été un autre soi-même.

(A continuer.)

## FEVRIER.

---

La neige a couvert les sillons,  
Adieu les côteaux et la plaine !  
Car les routes qu'on voit à peine,  
Ne contournent plus les vallons.  
Le vent glacé du Nord arrive,  
En soulevant des tourbillons ;  
Le fleuve agite ses glaçons,  
Et les rejette sur sa rive.

Tout est pâle et semble mourir.  
La solitude m'environne.  
Mon pauvre cœur souffre et frissonne,  
Il ne peut que se souvenir.  
Déjà, sans sceptre et sans couronne,  
L'été s'est enfui loin de nous ;  
L'hiver nous tient sous les verrous,  
Depuis qu'il a proscrit l'automne.

Je tourne en mon isolement,  
Comme la fauvette en sa cage :  
Sans gaîté, rêveur et sauvage,  
Sans but ni voix aucunement !

Sifflez, ô vents ! dans les ramures,  
Vos éclats, vos cris, vos murmures,  
Sont d'accord avec mes douleurs !  
Dépouillez dans votre colère,  
Les champs de leur blanche poussière,  
Et ramenez le mois des fleurs !

BENJAMIN SULTE.

## L'EMPLOI DU TEMPS.

---

Il ne se rencontrera probablement pas un seul de nos lecteurs dépourvu de la conviction qui dicte cet essai : la nécessité d'un bon emploi du temps. Nous savons tous que personne n'est venu au monde avec la mission de perdre son temps, et que la moindre négligence de ce genre est d'autant repréhensible.

Comment se fait-il alors que nous osions invoquer une cause gagnée par avance et qui ne voit se lever contre elle aucun contradicteur ? Ah ! c'est que de la conviction à la pratique, il y a parfois une grande distance. Ayons donc assez de courage pour avouer que, généralement, nous savons encourir le juste blâme qu'il appartient à chacun de nous de formuler.

Combien de gens se donnent un mal énorme pour dépenser inutilement quelques heures de loisirs ? Ils sont nombreux, ou plutôt présentons-nous réciproquement le miroir et sachons de bonne foi nous y reconnaître. Après le vice, dit on, ce qu'il faut le plus éviter, c'est l'ennui ; mais que d'excuses nous savons trouver pour ne pas rompre la monotonie de nos existences ! Ce sont les amusements qui font défaut ; point de distractions à notre portée ; la malveillance et les mauvaises langues sont des entraves à nos plus innocentes entreprises ! Si l'on nous parle de puiser dans le travail les distractions qui nous manquent, quelles récompenses, demandons-nous, obtiendront nos efforts ; ne vaut-il pas mieux renoncer à un espoir presque chimérique ? les déceptions surgissent sous nos pas, à quoi bon les braver ? Enfin, les sept plaies de l'Égypte sont des fleurs à côté des maux dont notre imagination se plaît à s'entourer pour prolonger son état insupportable. Les personnes

atteintes du cancer de l'oisiveté sont ingénieuses à découvrir des prétextes semblables.

Chacun de nous, d'ailleurs, caresse une principale et même espérance : l'idée qu'un secours nous arrivera du dehors, qu'une main plus ferme viendra nous tirer d'embarras et comblera nos vœux comme par enchantement. Erreur qui porte en elle la critique juste et sévère de notre apathie. C'est de nous-même que doit naître l'action ; il est toujours possible de rencontrer après cela l'appui légitime qu'il convient de solliciter et que l'on ne refuse pas au mérite. C'est dans nos propres forces que résident les ressorts capables de nous mettre en état de cultiver les dons de la Providence ; c'est dans le travail que se forme et s'affermite l'expérience ; et l'initiative individuelle est le point de départ de cette marche vers l'avenir.

Sachons d'abord employer profitablement tous nos instants, nous y gagnerons de ne plus compter parmi les ennuyés et les ennuyants ; le succès viendra par surcroît. Chaque jour, devenu précieux comme un capital dont on apprécie la valeur, est une source abondante d'agréments, de bienfaits et de satisfactions. Savoir partager sa vie, c'est le secret d'être heureux. Mais, par contre, à perdre une partie de son temps, l'on apprend à se désespérer, à mal faire,— en un mot l'on s'énerve. C'est surtout la jeunesse qui doit se pénétrer de cette croyance ; et pour que de ce premier mouvement à l'action, il n'y ait pas place à notre nonchalance habituelle, jetons les yeux sur les hommes de toutes les classes de la société qui sont arrivés au haut de l'échelle. Donnons-nous la peine de comprendre comment ils ont commencé, et nous serons surpris de voir qu'ils n'avaient que des ressources semblables aux nôtres. Nonobstant ce que nous voulons considérer comme un grand désavantage, ils se sont mis à l'œuvre ; ils étaient pauvres et ignorés, mais ils avaient dans le temps une richesse, et cette richesse, ils l'exploitèrent sans réserve ; ils surent lui faire produire un revenu qui, le plus souvent, a dépassé leurs espérances.

Mais, dira-t-on, la comparaison n'est pas exacte, ces hommes avaient des talents... Des talents ! voilà le secret du vulgaire. L'emploi du temps, voilà le secret de ceux qui réussissent. " L'illusion, dit M. Hector Fabre, c'est de croire qu'il y a des êtres privilégiés, à qui le succès arrive par la seule vertu du talent." Des milliers de personnes sensées se plaisent, faute d'y réfléchir, à accréditer cette grave erreur. Naître avec du talent, c'est, par exemple, naître avec un nom considérable ; bien employer ce talent, faire honneur au nom que l'on porte, c'est la mission du citoyen de mérite et de l'homme de bien, qui ne tend pas à déchoir mais à monter. Il est

aussi facile d'étouffer son propre talent en menant une vie futile, que de refouler dans l'ombre par une coupable indifférence le nom transmis par d'illustres aïeux. Le travail, l'emploi du temps, sont et seront toujours les seuls moyens de développer les talents, par conséquent de les utiliser.

En nous mettant au monde, Dieu nous a donné la part équitable des talents qui doivent se manifester pendant notre vie et nous servir de secours dans la carrière que nous choisissons. En d'autres termes : nous avons les bras assez longs pour atteindre ce qui nous est destiné. Fesons en sorte de bien nous comprendre nous-mêmes et de voir distinctement nos propres talents, sans nous inquiéter de ceux du prochain, car nous avons tous des talents à faire valoir.

La croyance à un don spécial que certains hommes emportent avec eux en venant au monde, dégénère en préjugé dangereux, parce qu'elle nous empêche de voir la véritable cause de leurs succès. Ne nous sentant pas le courage d'envisager hardiment la tâche qui nous est dévolue en particulier, nous aimons mieux conclure de prime-abord qu'ils sont nés pour accomplir naturellement ce qui est pour nous l'impossible. Or, l'impossible est de toute chose ce que l'on parvient plus facilement à maîtriser. Ce mot se prête à tous nos caprices et à toutes nos faiblesses ; il n'a réellement un sens que pour les dissipateurs de leur temps. S'il fallait nommer les hommes que l'histoire nous montre comme des modèles d'activité et de persistance au travail, des volumes y passeraient, et avec eux l'on verrait défiler tout ce qui s'est fait d'impossible depuis des siècles ; nous y trouverions d'éclatants témoignages de cette vérité : rien ne grandit sous la main de l'homme, sans la volonté et le soin de chaque instant.

Et pourtant telle n'est pas l'opinion de la masse. Qu'un citoyen s'élève plus ou moins au-dessus d'elle ; qu'il parvienne même au timon de l'Etat, nous le contemplons avec envie, un cri de louange spontanée en rapporte l'honneur à son étoile, au hasard ou à mille causes semblables, aussi absurdes les unes que les autres. Nous nous gardons absolument de voir le côté par lequel cet heureux mortel a gravi l'escarpement du pouvoir. Pour nous détromper, regardons dans son passé, remontons à ses premiers pas dans la vie active, afin de ne plus nous étonner d'un fait qui se reproduit journellement sans exciter nos réflexions. Voyons-le, aussitôt qu'une minute de loisir traverse ses occupations quotidiennes, il sait utiliser cette bribe de temps que ses compagnons laissent passer inaperçue et qu'avec tant d'autres, ils éparpillent sans soucis autour d'eux. Ni les occasions de s'instruire, ni les recherches nécessaires ne sont négligées. Exerce-t-il un métier, il s'applique à faire de

son instruction et de son avancement en cette carrière la continuelle préoccupation de son esprit ; il ne lui suffit pas d'égaliser ses concurrents, il veut les surpasser, et il y parvient. Un premier succès est suivi d'un second, puis de plusieurs autres. A-t-il tourné ses regards vers une profession susceptible de le porter plus haut, il se vœue sans réserve à l'étude de ses auteurs, et, loin de se contenter de ce qui est strictement indispensable à l'exercice de sa profession, il tente de pénétrer plus avant, il cherche à attirer à lui une plus grande partie du vaste amas de connaissances qui constituent l'héritage laissé par ses devanciers. Cet homme-là ne perd pas de temps. Il est avare de la moindre parcelle de cette richesse, car l'épargne du temps est la plus sûre des spéculations. D'après un procédé que vantait le chancelier d'Aguesseau, il se repose en changeant le sujet de ses études, et il trouve bientôt accumulée devant lui la somme entière de ces heures laborieuses qui produisent des miracles aux yeux du vulgaire. Lorsqu'enfin il a vaincu les difficultés et les épreuves du début, après avoir résisté à l'entraînement de son entourage plutôt porté à l'inertie qu'au travail persévérant, allons-nous croire qu'il cesse de lutter avec la même tenacité, qu'il dédaigne ces heures courageuses d'autrefois, sources de sa renommée d'aujourd'hui ? Non ; sa récompense est autant la consolation que lui procure une ancienne et douce habitude que le poste honorable où la confiance publique l'a placé.

Cette lampe qui s'éteint toujours la dernière dans sa demeure, c'est la sienne ; a-t-il passé la soirée au salon, il trouve encore le temps, avant de céder au sommeil, de jeter un coup d'œil sur un travail ébauché, il rentre en tête-à-tête avec ses livres,—fidèles, aimables amis qui ne le quittent ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune. Cette bibliothèque, ces pages, ces manuscrits que l'on croirait feuilletés par la main d'un génie nocturne, attestent qu'il n'est jamais oisif, qu'il ne compte pour rien ses talents naturels, et qu'il sonde comme aux premiers jours les mystères de la science. Plaçons-nous devant cet homme, nous apprendrons là que le temps bien employé est un levier d'une force immense, capable de soulever tous les obstacles semés devant nos pas. Car la loi du travail est la loi suprême, elle est pour ainsi dire née avec le père de la race humaine ; pour atteindre un but, il faut la subir, elle est le point de départ et le point d'arrivée de toute ambition légitime. Ceux qui cherchent le repos dans ce monde n'y trouvent que le regret d'avoir perdu leur temps, dit Sénèque.

Un fait dont nous fûmes témoin il y a déjà plusieurs années va nous prouver qu'un homme de cœur préfère s'user sous le harnais que de se croiser les bras et attendre le moment où la roue de la

fortune le ramènera au niveau d'où il est tombé. Un ministère venait de perdre ses portefeuilles. Après quatre années d'absence de son bureau d'avocat, l'un des ministres déchus depuis trois jours y rentre un matin, échange quelques civilités avec son associé et ses clercs, puis, sans plus de façon, il prend la plume, ouvre des dossiers, lit, relit, commente, fouille ses bouquins, en un mot il se remet au travail du même air qu'il avait dû avoir quatre années auparavant. En voyant ce personnage, puissant la veille, reprendre ses occupations professionnelles au point où il les avait laissées et ne pas hésiter à leur demander un changement d'habitudes, nous éprouvâmes un sentiment d'admiration qui voulait dire : il est non-seulement heureux de pouvoir se consoler ainsi, mais il a la certitude de ne pas rester dans l'obscurité où le repousse un caprice du sort. C'est ce qui est arrivé. Les hommes qui ont adopté cette méthode sont plus nombreux qu'on ne l'imagine ; ce sont ceux qui parviennent ; en vain nous voudrions les suivre par un autre sentier. Leur utilité dans la vie sociale fait qu'ils sont toujours sûrs du lendemain. Le temps bien employé, a dit un écrivain célèbre, c'est la moitié du génie.

Voyons autour de nous les gens qui réussissent. Ce sont ceux qui savent que, suivant la parole de Titus, il ne faut pas perdre sa journée. Dans le commerce, à part les richesses soudaines créées par les coups de filet de la spéculation, n'est-ce pas aux hommes persévérants, tenaces, toujours occupés et jamais à bout de volonté que tout réussit ? Ces vieillards cramponnés à la besogne qui leur a donné le bien-être sont encore de force à lasser les plus vigoureux d'entre nous ; leur genre de vie, dans laquelle tout est mis à sa place et vient en son temps, est la consolation du soir de leurs jours ; ils savent jouir du temps, et le temps les récompense de cette sagesse en leur offrant un refuge contre les ennuis et les regrets dont l'homme est souvent assailli dans la dernière période de son existence.

Les jeunes gens veulent tout mener au galop de la vapeur. C'est la fièvre du siècle. Le découragement monte en croupe et suit les téméraires qui ne tardent pas à succomber sous ses étreintes. Quand un premier effort n'est pas acclamé sur le coup, la lassitude pénètre dans nos âmes, rien ne nous attire plus vers le travail ; le temps s'écoule, il ne nous reste ni ardeur ni persévérance pour poursuivre le succès ; tout se termine par un regard jaloux lancé vers les sommets où s'achèment nos concurrents. Rentrés sombres et mécontents dans la foule, l'avenir a dit pour nous son dernier mot, comme s'il ne nous restait, le lendemain d'une défaite, que la tâche ardue de vivre d'ennui et de grossir le troupeau des désœu-

vrés. Faute d'un esprit d'application qui porte à un travail constamment calculé, notre pays voit se perdre chaque année la fleur de sa jeunesse. Les talents sont nombreux chez nous ; ils éclosent de belles fleurs, mais les fruits en sont rares, parce que nous ne savons pas assez travailler avec énergie jusqu'à la cueillette de l'automne. C'est un fait déplorable ; mais c'est un fait, et le cacher ou vouloir l'oublier, est un crime funeste dans ses conséquences.

Plusieurs diront : je suis loin de prétendre à la popularité, je ne désire point atteindre un rang pour lequel je ne me sens pas fait,— à quoi bon me casser la tête de cent manières ? autant vaut la vie tranquille que je mène.

Si vous n'avez pas en germe les dispositions nécessaires, (ce dont on n'est jamais bien sûr au commencement), vous ne devez pas en effet tenter de franchir les bornes du cercle où la Providence vous a fait naître. Ce que nous vous conseillons, c'est de ne pas perdre vos loisirs. La vie par elle-même équivaut à une obole ; ce qui en fait le prix est uniquement l'emploi que l'on sait en faire. Cette vérité est de mise dans n'importe quelle position où l'homme se rencontre en face du grand principe du devoir.

Il n'existe pas un métier qui n'offre ses chances d'avancement, mais il faut y mettre de l'assiduité et de la réflexion, comme notre voisin qui passe pour un homme habile et prospère. Pourquoi ne pas ambitionner l'honneur d'être le premier dans notre état, et pourquoi faire en sorte que les enfants attendent toujours l'heure où un hazard pourrait leur procurer le pain quotidien ? N'est-il pas remarquable que les fils des ouvriers soient généralement si peu aptes à se distinguer dans leur sphère naturelle ? Privés, par exemple, de la perspective d'entrer dans un collège, ils s'accoutument, en attendant que leurs forces musculaires les appellent à l'atelier, à dépenser avec indifférence les belles années pendant lesquelles se forme le caractère de l'homme. C'est à croire que la vie réelle n'est pas faite pour eux. Un enfant ne devrait jamais ignorer qu'il lui faudra, avant toute chose, compter sur lui-même, et que pour cela, il doit s'appliquer à quelque art, ou à certaines études compatibles avec son tempérament, son âge et ses goûts, afin que, le cas échéant, il n'ait pas devant lui le fantôme de la détresse et de l'irrésolution. Nous en avons rencontré partout de ces jeunes gens qui, disent-ils, sont disposés à accepter un emploi quelconque, fut-ce le plus rebutant, parce que la misère s'est présentée brusquement à leur porte à la suite d'un malheur de famille. Vous leur tendez une main secourable ; ils ne sont propres à rien, parce qu'ils ont négligé d'acquérir ces connaissances élémentaires, indispensables dans notre pays. Quelques-uns s'échappent à la faveur d'une grande

vigueur morale ; la plupart retournent à la misère qui les dévore. Nous vivons dans un siècle où chacun a besoin de toutes ses ressources dans le moment le plus inattendu. Comprenons l'importance qui s'attache à un bon emploi des jeunes années ; le bonheur de toute la vie peut en dépendre.

Si vous avez une prédilection pour un genre d'étude, poursuivez jusqu'à ce que vous soyez devenu maître de cette spécialité. Vous ne pouvez compter sur un triomphe immédiat, mais le temps bien employé vous est une garantie du succès définitif. Ne vous laissez pas entraîner vers les mille distractions qui vous environnent, c'est à un objet unique que vous devez tendre, n'allez pas chercher non plus à y parvenir par plusieurs chemins à la fois. Le monde examiné de près, vous convaincra que la différence entre l'habile et le maladroit, entre le fort et le faible, a le plus souvent sa cause cachée dans le sens du proverbe : qui trop embrasse, mal étirent. Fixez le but, puis allez courageusement ! la victoire est certaine dans neuf cas sur dix, tandis que les circonstances accidentelles seules servent rarement un homme de manière à lui assurer un succès durable.

Et ne nous figurons pas qu'il est trop tard pour commencer. Les hommes qui ont commis l'imprudence de perdre les premières années de leur vie peuvent encore espérer du bien d'une réforme dans le régime de leurs occupations. L'histoire offre maints exemples de gens qui ne s'avisèrent qu'à un âge avancé de cultiver certaines branches des sciences ou de s'exercer à l'art d'écrire. Malherbes et Lafontaine sont connus. Cowper, poète anglais, avait cinquante ans quand il publia son premier volume. Burke ne put se révéler comme grand orateur qu'à l'âge où la plupart des hommes penchent vers le repos de la vieillesse. Cicéron, Milton, Dryden, Humboldt et Brewster ont manifesté leur génie vers la fin de leur carrière, ce qui fait dire à un auteur : la maturité de l'intelligence est comme le soleil, elle resplendit plus majestueusement à son déclin qu'à son aurore. Combien d'autres ont attendu de longues années, sans perdre l'espoir ; et qui osera dire que ces années d'attente si bien remplies ne représentent pas la plus grande somme de bonheur qui se puisse acquérir dans ce monde ? Le succès ne serait pas venu couronner l'œuvre de tant de persévérance que le travailleur eût été payé au centuple de ses fatigues, car avec la conscience d'avoir accompli un devoir, avec le souvenir du noble amusement que procure l'étude, et avec la satisfaction de s'être tenu toute sa vie éloigné de l'ennui, il peut regarder dans le passé sans craindre d'en évoquer des regrets.

Souvenez-vous de bien employer votre temps, dit St. François de

Sales, il n'y a rien qui fasse mériter tant d'honneur, de réputation et de bonheur que de ne point s'amuser.

Le courage, cette qualité si vantée mais si peu comprise, le courage se retrempe dans le travail assidu. Son élément naturel, c'est l'activité. Tel est doué de beaucoup de courage qui finit bientôt par ne rien valoir s'il suit à la piste le troupeau des indifférents. Tel est d'ordinaire assez faible de caractère qui se régénère au contact d'habitudes laborieuses. Le courage est semblable au poids de l'horloge : il tend continuellement à descendre et il faut sans cesse le remonter. D'après l'ordre qui nous vient d'en haut, il n'en saurait être autrement. En la condamnant au travail, Dieu n'a pas seulement infligé une punition à la race humaine, il lui a ouvert une source de consolations. L'emploi du temps ! Où est l'endroit de la création qui nous enseigne à nous arrêter court en fixant notre repos ? Tout marche, s'agite, élabore, gravite autour de nous et atteint un but marqué sans paraître incliner vers l'état de stagnation où l'homme cherche incessamment à se réfugier. Pourquoi serions-nous seuls à méconnaître la loi commune ? N'avons-nous pas des ressources enfouies ; n'avons-nous pas des forces latentes qui nous convient à l'action ; des espérances qui demandent un aliment ? N'avons-nous pas surtout notre dignité d'homme à préserver ? Quel est celui qui dira qu'il ne peut employer son temps tel que le prescrit la sagesse ? " Nous aurons, dit Young, l'éternité entière pour nous reposer. De quel moment n'avons-nous pas à rendre compte ? demandez cela aux morts qui le regrettent ! O temps plus cher que l'or ! les fous qui se croient sages se sentent peser sur eux comme un fardeau de plomb, parce qu'ils ignorent les consolations que tu peux leur apporter."

Prenons donc de l'empire sur nous-mêmes. Sachons nous gouverner, par respect pour notre mission ici-bas ; pour notre bien-être personnel et pour n'avoir pas à nous reprocher d'avoir fait un mauvais usage de la liberté dont Dieu a été prodigue envers nous. L'espérance accompagne les pas des mortels laborieux. Le désespoir coudoie ceux qui perdent l'inappréciable richesse du temps. Celui qui ne redoute pas de consacrer plusieurs heures par jour à économiser cette richesse fera des miracles dont s'étonneront ceux qui se reposent pendant la moitié de leur vie.

Les écrivains canadiens sont des prêtres, chargés d'un ministère pénible, fatigant et presque sans trêve ; des hommes de professions, courbés, la plus grande partie de la journée, sur les recueils de nos lois ; mais qu'ils se retranchent peu derrière ces excuses, pourtant si valables, lorsqu'il s'agit de rendre un service à la société ! Les heures qu'ils dérobent à leurs récréations nous valent ces

enseignements précieux que leurs ouvrages nous transmettent avec autant de complaisance que peu de rétribution pour les auteurs. Comment M. Garneau a-t-il pu écrire son Histoire du Canada, œuvre effrayante par le nombre et l'étendue des recherches qu'elle nécessita, lui qui gagnait le pain de sa famille en exerçant sa profession de notaire ? Il a donné un mémorable exemple à la jeunesse en lui montrant que l'homme qui sent quelque chose s'agiter en lui, doit et peut conduire à bonne fin une entreprise utile, pourvu qu'il sache s'y dévouer, épargner les miettes de son temps et ne jamais pactiser avec les nonchalances des amis dont son chemin est bordé.

Un excellent moyen de faire usage du temps et de nous mettre en garde contre nos faiblesses, c'est la lecture, la lecture saine, instructive et poursuivie avec ordre. Savoir lire profitablement est presque une science. Dans notre pays, déjà couvert de bibliothèques, le champ est ouvert aux curieux ; cependant, qu'ils s'y jettent avec précaution, sans perdre de vue le motif qui les dirige, en un mot, qu'ils travaillent en lisant un livre comme un avocat travaille en consultant des dossiers. Notre nation n'a pas autant besoin de lire beaucoup que lire attentivement les pages où sont renfermées les vérités sans lesquelles le nom des Canadiens-français serait lettre morte.

Quoi de plus beau, de plus propre à élever l'esprit, à former le cœur que ces amis intimes—les bons auteurs—qui nous parlent en tête-à-tête, se promènent à nos côtés, nous expliquent les événements dont se compose l'histoire, et qui, toujours et partout, sont de nos joies, de nos peines et de nos victoires—partageant nos espérances et ravivant notre courage ! Par malheur, ceux qui aiment à lire sont sujets à se fourvoyer ; la multitude de nos lectures est plutôt une dissipation qu'un enseignement. On ne saurait trop citer les opinions des hommes éclairés sur cette matière, en voici encore une : La valeur des connaissances que vous avez acquises ne consiste pas dans la quantité, mais dans l'emploi que vous savez leur donner ; autrement, il suffirait de lire au hasard ce qui vous plairait par caprice, et la science viendrait sans effort s'incorporer à votre esprit ; ce ne serait pas employer votre temps, mais simplement vous amuser.

Un nombre infini de questions réclament notre sollicitude. A chacun la tâche de choisir la part qui lui en revient et de s'y arrêter résolument. Quand nous n'apprendrions que notre belle langue, la chose en vaudrait encore la peine !

Nous, Canadiens, nous n'avons pas le droit d'être oisifs. Ce mal ne nous est pas venu en héritage ; s'il existe au milieu de nous, il

y est d'implantation récente. Fils des infatigables colons de la Nouvelle-France, nous possédons le fruit glorieux de leurs travaux et nous sommes engagés d'honneur à ne pas nous endormir sur des lauriers vaillamment conquis en notre nom. Noblesse oblige, disait-on autrefois ; notre noblesse, c'est maintenant celle du travail, elle est aussi relevée que pas une ; elle remonte au-delà de deux siècles et elle a fait des héros, ne l'oublions jamais.

Par les liens du sang, nous tenons de la France ce tempérament léger qui semble, au premier abord, contraster défavorablement avec celui de nos compatriotes venus du nord de l'Europe. Cependant les Français, encore plus légers que nous, n'en sont pas moins des travailleurs ; lorsque l'on fait à chaque nation la part qui lui revient dans les patientes découvertes dont s'énergeillit l'humanité, l'on donne volontiers la palme à notre ancienne mère-patrie. Le génie de la race n'est pas éteint en Canada ; s'il jette, ça et là, à peine quelque lueur, c'est qu'il n'est qu'à moitié compris. Chacun de nous a pour devoir de le révéler, de le faire briller dans tous les rangs où nous vivons ; il convient d'en être fier, de le montrer hautement et de lui rendre, au moyen du travail, la place qui lui appartient dans une société parfaitement équilibrée.

Autour de nous s'agitent des populations industrielles et instruites qui professent une autre foi religieuse et qui parlent une langue étrangère. Elles nous disputent le sol de nos ancêtres ; elles finiront, le sens-commun l'atteste—par nous engloutir avec nos libertés, si le découragement gagne notre jeunesse, et si, au lieu de travailler, nous persistons à nous tenir éloignés des centres où convergent les forces intelligentes d'un peuple. Ces populations possèdent l'instinct de l'emploi du temps et elles sont avides d'acquérir de l'instruction, c'en est assez pour leur donner un jour l'ascendant redoutable que nous leur laissons déjà prendre en divers lieux. Sommes-nous donc moins énergiques et plus qu'elles appauvris de talents ?

En présence de cette marée montante, il n'y a pas de temps à perdre, il faut nous hâter de nous ménager des issues. Autrement c'est accepter d'avance le pitoyable sort qui nous attend.

Notre destinée est dans nos mains. Vauvenargue disait : On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. Ce qui est vrai pour les individus l'est, en ce cas, pour les nations. La lutte n'est jamais finie ; elle recommence toujours, et toujours sous une nouvelle forme. Malheur à ceux qui se reposent au lendemain d'une victoire, ils préparent des renforts à l'ennemi. Tous les instants doivent être mesurés, mis à profit et

placés sans relâche du côté de notre cause. Un peuple peut, à la rigueur, calculer ses chances d'avenir une montre à la main et les yeux fixés sur ceux de ses enfants qui travaillent.

Notre destinée est dans nos mains ; nous n'aurons de plainte à porter contre personne, tandis que toute la responsabilité d'une défaite retombera sur nous. Malheur aux vaincus !

BENJAMIN SULTE.

---

# LES BLESSURES DE LA VIE.

HISTOIRE DE TOUS LES JOURS.

---

(SUITE.)

## III

Je fus deux ans sans revoir Paul. Cela m'avait conduit à l'oublier, car—pourquoi ne pas l'avouer?—la vie est ainsi faite.

Larmes et sourires naissent, fuient, s'effacent avec le bruit que fait l'aile crépitante du temps. A mesure que le vieux faucheur s'ennuit dans sa monotone besogne, il cherche à s'égayer en saupoudrant les désillusions, l'indifférence, le doute, l'atonie sur nos cheveux blanchis. La couche légère d'abord, durcit, se cristallise sous la pression constante du lendemain succédant au lendemain. Peu à peu l'avalanche grossissante courbe notre tête—les épaules se voûtent et nous tombons, les uns à genoux, pour chercher dans l'obscurité la main de Dieu qui relève, les autres froissés et meurtris sous le poids de la décrépitude et de la vieillesse, ces deux derniers hochets du maître. Alors l'ironique marcheur, avant de reprendre sa course éternelle, se détourne une seconde pour contempler son œuvre, et nous écouter mourir sur l'oreiller qu'il nous a tissée—l'égoïsme.

Insensiblement ces deux vilaines années d'oubli mènent au bleu, puisque me voilà à dire des choses ennuyeuses comme un jour de pluie à Québec. N'en causons plus, malgré un certain sentiment de rancune que leur souvenir fait gronder au fond de mon cœur,

car ce furent elles qui, sous le prétexte de me faire étudier quelque chose, me mirent en tête-à-tête avec Pothier.

Ce grave auteur sous le bras, je me faufilai lestement au milieu d'un joyeux cercle d'étudiants. Ces messieurs n'avaient d'autres soucis que culotter des pipes, lire des romans, et s'emprunter mutuellement de l'argent, laissant au communisme—roi de la bande, les pénibles soins du remboursement. C'était là leur manière de savourer cette liberté, que le soir—dans les grands dortoirs du collège—ils avaient si souvent rêvée sur leurs lits de sangle, en songeant à ces joies inconnues de la ville qui les attendaient, blotties patiemment derrière la classe de philosophie.

Pas n'est besoin de dire combien je brillais avantageusement au milieu de cette indolente troupe de lézards. Si quelqu'un plus actif ne m'eut déjà épargné ce soin, à moi seul en ces temps-là, j'aurais découvert la nonchalance et la paresse.

On trouva néanmoins le moyen de me tirer de cette vie de quiétisme et de tabac.

Depuis longtemps un gros avocat de la ville se mourait de la maladie d'être populaire. Le seul remède possible à la guérison de ce mal—un siège en Parlement—lui était indiqué par son ambition, et il venait d'entrer en campagne électorale. Selon l'habitude, on était venu me charger—moi—sans expérience et sans barbe—de faire la leçon aux vieux de la charrie, et de les diriger dans leur choix.

Ce fut sur les hustings que je rencontrai Paul.

Comme moi, il avait pris son rôle au sérieux. Juché sur le haut de la traditionnelle tribune rouge qui flâne à la porte de l'église de presque chacune de nos paroisses, il haranguait les bons habitants du village. Sa voix claire et sympathique laissait tomber sur eux les grands noms de nationalité, de patriotisme, de religion. La sainteté de ces mots s'imprégnaient dans ses paroles, et elle se traduisait par cette conviction magnétique qui ondule un instant au-dessus de la foule attentive, pour mieux se répandre plus tard en frissons d'enthousiasme. Tout le monde applaudissait à outrance à la nomination du candidat de Paul, et j'étais un des plus rudes claqueurs de l'auditoire en ma qualité de partisan de M. Bour.

Maintenant que je connais les hommes pour ce qu'ils valent, la rougeur me vient au front rien qu'à écrire ce nom de Bour. Son portrait est pourtant nécessaire à mon récit.

Juif de naissance, greffé je ne sais trop comment à notre nationalité, il s'était enrichi en tripotant dans ses plaidoiries le bien et le mal avec une même dextérité. A force de tout soupeser dans la balance

de ses intérêts, son caractère avait pris un tant soit peu la forme de ce petit meuble, indispensable aujourd'hui pour bien parvenir. Le plateau montait à l'arrogance dès qu'il était mis en oscillation par l'orphelin délaissé, la veuve exploitée, le pauvre riche de son droit : en revanche les fins banqueroutiers, les voleurs d'avenir, les coupe-jarrets de réputation pouvaient, avec le plus léger billet de banque, le faire tomber au dernier niveau de la bassesse.

A force de ployer ainsi son épine dorsale, M. Bour se laissa cheoir un jour sur un fort joli sac d'écus, d'où il s'était relevé dandy.

En bon français, dandy signifie papillon, fauvette, pinson, ou n'importe quel autre sylphe ailé, s'il sait se rendre agréablement léger et inconstant : vipère, araignée, chacal, s'il rampe continuellement dans les commérages, s'arrêtant à chaque pas pour sucer quand même et partout le cancan, et, sous prétexte d'observations fines et spirituelles, déchirer les réputations du bout de sa griffe rose.

Nous les avons, sans doute pour cela, baptisés du nom de lions, mot qui renferme en lui seul tout un dictionnaire de force et d'énergie.

M. Bour appartenait à l'ordre des araignées.

Rien jusque-là n'avait échappé à la subtilité de ses filets : tout ce qui était venu à lui, gisait à ses pieds ou dans ses coffres, trituré, pressuré, et maintenant qu'il fallait quelque chose de plus délicat à cet appétit gâté, son vaste suçoir s'allongeait vers le peuple.

Paul, quelques amis et moi, nous aidions, le plus naïvement du monde, à filer sa toile.

Ce jour-là, nous travaillâmes donc avec une ardeur et des principes beaucoup plus complets que l'était alors notre garde-robe. Les habitants assis en cercle nous écoutaient gravement causer de politique, de colonisation, d'intérêts agricoles, d'une foule de choses qu'ils comprenaient bien mieux que nous. Nos arguments n'en allaient pas moins bravement leur chemin. Une qualité leur valait les attentions de notre auditoire : Paul était excellent causeur, et nos paysans sont toujours restés Français par ce côté ; ils adorent la causerie.

Néanmoins, à mesure que la nuit tombait, le groupe s'éclaircissait autour de nous. Le soir venu, je me trouvai seul avec Paul, assis auprès d'une de ces cheminées à grand ceintre, comme il s'en retrouve encore dans nos campagnes. Nous étions silencieux, écoutant le vent rafaler au dehors, le feu grésiller au dedans. La pensée de mon ancien camarade semblait voltiger au plafond, mollement entraînée sur les longues spirales de fumée qu'il tirait de sa bouffarde, lorsque tout-à-coup, sans aucun préambule, il me posa cette question :

— Tu as dû me trouver bien excentrique le jour où je quittai le collège, n'est-ce pas, mon bon Henri ?

— Excentrique, non, Paul, mais souffrant peut-être.

— Oh ! c'est là le mot ! Si tu savais combien sont longues deux années, épuisées lentement à savourer le triste arôme d'amertume qui s'échappe de cette fleur, née au milieu des larmes—la souffrance.

J'inclinai silencieusement la tête : j'avais trop connu mon Paul par cœur autrefois pour hasarder un mot, inoffensif dans ma bouche, mais qui aurait pu faire cible sur lui.

Cette pensée fut comprise, et je vis errer sur ses lèvres le plus triste des sourires.

— Ne crains rien, mon ami : mes soubresauts de jadis ne se réveillent plus qu'à de rares intervalles. Il s'est tant levé de jours gris sur moi, depuis que nous nous sommes rencontrés !

C'était bien là un début de confiance, ou je me trompais fort.

Paul, en disant ces dernières paroles avait tiré hors de sa poche l'étui de sa pipe. Il y coucha soigneusement la fidèle compagne de ses heures de rêverie, puis reculant son siège, il s'était levé.

La confiance allait venir : je l'attendais.

Mais Paul avait encore le caractère saturé de cette fierté nerveuse qui l'avait rendu proverbiale au séminaire. Inséparable gardienne de sa pauvreté, c'était elle qui jadis lui avait indiqué la porte de la classe, et elle venait encore de lui glisser une pensée à l'oreille. Dire ses chagrins, avouer quelque chose de son abandon, n'était-ce pas là demander indirectement cette aumône qu'il s'était fait devoir de ne jamais accepter—la pitié ?

Je le vis allumer une bougie et prendre la direction de sa chambre à coucher ; avant d'entrer il me jeta ce bonsoir.

— Depuis longtemps je suis l'image du Figaro qui nous faisait tant rire, lorsque, pendant les heures d'étude, nous lisions à la dérobée Beaumarchais. Comme lui, ma mission ici-bas est de faire de tout un peu. Il manquait à ma collection le substantif démagogue : je le possède, et ma foi, comme c'est après celui de forgeron, le métier qui demande le plus de force de poumons, je vais me retremper dans le sommeil, pour être plus frais à la besogne de demain.

Laissé seul auprès du foyer, je me demandai quel serait le vaincu dans cette lutte terrible engagée entre Paul et la misère. Saurait-il s'appuyer sur l'énergie descendue de la cime du Calvaire—la résignation, ou son pied s'enfoncerait-il dans l'ineffaçable trace que Satan laissa empreinte sur notre globe, le jour, où descendant vers l'éternel abîme, il l'éclaboussa du bout de son aile fatigué et en fit surgir l'orgueil.

Minuit me trouva encore rêvant à ces choses. Je crûs alors plus prudent de songer au présent, et je venais de me mettre au lit lorsqu'on frappa à ma porte : j'allai ouvrir.

L'aubergiste se tenait respectueusement sur le seuil.

— Voici un papier qui doit sans doute vous appartenir, car je viens de le ramasser dans la salle où vous avez veillé. En ces temps d'élections il est bon de ne rien laisser traîner ; soyez sans inquiétude, du reste, je ne sais lire que ma messe.

C'était un billet d'une écriture féminine difficilement formée.

Curieux en grive je le parcourus. Le parfum de l'enfance se dégageait de chacune de ces lignes, adressées à Paul, qui avait sans doute laissé échapper cette missive de sa poche.

Mon bon frère,

Le couvent est en retraite : j'en suis toute heureuse et pourtant j'ai pleuré hier. Une petite fille de ma classe, près de laquelle j'étais allé m'asseoir, pendant la récréation, m'a dit que sa mère lui avait défendu de me parler parceque je n'étais pas de son rang. Cela m'a fait beaucoup de peine : mais je n'y pense plus maintenant, puisque j'ai mis mes larmes aux pieds de l'Enfant-Jésus.

Tous les jours je le prie pour qu'il puisse te continuer le courage de m'élever, et me mettre en mesure de te rendre plus tard par mes soins cette éducation de demoiselle que tu tiens à me donner. C'est lui, sans doute, qui t'a retiré de ces vilains manuscrits qui prenaient des nuits entières à se laisser déchiffrer, pour te faire respirer l'air du repos et de la campagne. Je l'en remercie, bien que cela puisse paraître un peu égoïste, puisque ta santé, c'est mon avenir.

Papa et maman sont au ciel et ne cessent de veiller sur nous ; par leurs prières ; ils ont obtenu que tu continuerais à enseigner aux enfants des familles B\*\*\* et G\*\*\* ; c'est le pain pour nous, et tu dois être content pour ta petite Noémie.

Travaille sans trop te fatiguer, aime moi toujours comme je t'aime, et reviens vite à ta sœur qui t'embrasse,

NOÉMIE ARMAND.

P. S.—A ton retour, si tu ne m'as pas trop oubliée, je te ferai cadeau d'une jolie paire de pantoufles. J'ai économisé la laine sur l'argent que tu me donnais pour mes menus plaisirs. J'aime mieux te savoir les pieds chauds, que sentir mes poches pleines de bonbons.

En remettant cette lettre à Paul, le lendemain matin, je ne lui cachai pas que je l'avais lue. C'était une indécatesse dont je n'avais qu'à me féliciter, puisqu'elle me mettait en mesure de pou-

voir peut-être lui devenir utile. Je profitai aussi de l'occasion pour lui expliquer la mission de l'amitié sur terre. Je la lui montrai, toujours attentive et dévouée, veillant soigneusement sur les cœurs blessés par la vie, le Christ auprès de Madeleine, Marie auprès de Jean, je la lui fis retrouver partout, versant de son urne d'or le baume consolateur, soulageant et fortifiant au simple toucher de sa robe.

Paul m'écoutait attentivement ; à mesure que je parlais son caractère fier semblait s'apprivoiser. Tout-à-coup, il me prit vivement la main :

— Henri, tu es plus sage que moi ! mais songe à ce que j'ai souffert, à tout ce que je souffre encore. Lorsque, comme moi, on a vu mourir son père dans le délaissement, lorsque pendant longtemps la faim est entrée dans la mansarde et s'est assise chaque soir au coin du foyer éteint, contemplant de son œil morne, ma seule joie ici-bas, ma sœur tombée mourante sur un grabat à peine réchauffée par des haillons, était-il permis de croire que le monde put contenir autre chose que des larmes ou des crimes ? Je préférerais souffrir silencieux, crainte de voir le sarcasme se glisser sous la commisération. J'ai eu tort, puisque je te rencontre aujourd'hui : pardonne-moi.

Ce cœur longtemps contenu débordait enfin. Une à une je pûs examiner attentivement les blessures que la vie y avait ouvertes. C'était véritablement à pleurer comme un enfant. Depuis sa sortie du collège, Paul avait travaillé sans répit : non-seulement il employait ses veilles à reviser les livres de marchands, à déchiffrer, pour les amateurs, des paperasses jaunies, à poursuivre ses études personnelles, mais ses jours se passaient à enseigner aux fils de riches familles. Qu'il fut joyeux, malade ou non disposé, il fallait chaque matin recommencer à remplir ce tonneau des Danaïdes.

Le grand secret de cette énergie se perdait dans l'avenir de Noémie. Paul voulait en faire ce qu'avait été sa mère, une femme pieuse, dévouée, simple de goût, et songeant plutôt à semer sous ses pas l'affection et le bonheur, qu'à plaire, babiller et poser. Pour cela, il s'était identifié au sacrifice, et devant la sœur le frère était disparu.

Il fallait le voir, l'entendre prononcer son nom pour se rendre compte de l'étendue de cette affection. Deux heures passèrent à bâtir des rêves d'avenir. Noémie en était l'objet, et cette causerie magique eut pour effet d'infiltrer à Paul une verve toute nouvelle.

Il fût superbe d'éloquence, d'activité, ce jour-là et les suivants. Les personnes du comté doivent s'en souvenir encore, car malgré

certaines influences à craindre, le moment de la nomination arrivé, l'élection fût enlevée par acclamation.

Le soir de cette journée mémorable, j'entendis M. le député Bour dire à Paul, en lui tapant sur l'épaule :

Jeune homme, votre avenir est assuré, car j'aurai l'œil sur vous.

#### IV

De retour à la ville, je me mis immédiatement en campagne pour trouver une place, où Paul pût, au moins, attendre sans trop de traverses la générosité de M. Bour.

M. Martineau, propriétaire du *Drapeau de l'Union*, journal politique, littéraire, agricole, industriel et d'annonce, cherchait alors un assistant-rédacteur. Je courus lui présenter Paul qui fût immédiatement installé aux appointements de soixante-quinze louis pour l'année.

C'était nager en plein Pactole, bien que le flot fût rude à couper, quelquefois.

Personne n'a l'idée du métier que fait l'assistant-rédacteur d'un journal. Obligé de démolir chaque matin la montagne d'échanges que le courrier empile auprès de son pupitre, il y bêche patiemment à coups mesurés de ses longs ciseaux, entaillant ici et là les facettes les plus brillantes pour les incruster dans ses colonnes.

Bientôt ce travail est remplacé par un second, la correction des épreuves. Le mineur devient alors chirurgien : son scalpel se promène à droite, à gauche, retouchant, ajoutant, amputant jusqu'au moment où le temps vient de s'occuper uniquement d'anatomie.

Ce coup de baguette est donné par les annonces du jour. Que de tact, de délicatesse, il faut pour arriver à piquer ce nerf caché—la vanité bourgeoise—qui ne mourra jamais malgré les nombreuses ventouses appliquées sans cesse à l'endroit où invariablement il prend naissance—le porte-monnaie.

M. Pichetté, charcutier, sera incontestablement échevin de la ville. Il faut s'insinuer dans ses bonnes grâces, si on veut le voir réagir sur le journal sous forme du patronage de la municipalité. On le flattera donc en le faisant passer dans la première colonne, tandis que M. Martin n'occupera que la seconde ; il est vrai que ce dernier n'a que son corbillard pour vivre. Le moindre fragment d'avis, la naissance la plus imprévue, les décès à héritages, les plus légers mariages, toute cette partie du journal qui se lit à la vapeur, devient ainsi une mosaïque qu'il faut reconstruire

quotidiennement Cela menace de durer tant qu'elle contiendra tous les jours, les noms des heureux quincalliers, des bonnetiers, des cordonniers qui voudront de plus en plus river, coiffer, ou chausser la fortune près de leur comptoir ; tant que l'abonné encouragera l'honnête industrie de M. Martin ; tant que chaque lundi reviendra la nomenclature des hommes et des femmes qui aiment à se dire oui pour mieux se contredire plus tard ; tant que tous les neuf mois les petits anges quitteront les cieus pour se blotir frileusement au fond d'un berceau.

Un assistant-rédacteur qui sait bien se tirer de ces écueils ne tarde pas à conquérir la confiance de son chef. Elle se manifeste ordinairement par "*l'article à faire.*"

Faire l'article, c'est se mettre à l'ouvrage le soir, pendant que les camarades flânent, fument, causent, prennent l'air, oublient les fatigues de la journée. Les corvées du bureau nous ont abruti, les doigts fatigués refusent de tenir la plume, les yeux lourds et rougis voient danser les lignes qui tombent à grande peine sur le papier, n'importe, il faut faire l'article. Les seules étapes permises sont les minutes d'épuisement où il faut se prendre la tête entre les mains et la presser, enfin d'en faire jaillir l'idée rebelle. Cela sera tant que l'abonné, couché mollement dans son fauteuil, se dira en remettant sur le guéridon, "*Le Drapeau de l'Union.*"

— On n'écrit pas si mal après tout dans mon journal.

Ces bonnes paroles compteront pour une partie du salaire de l'assistant-rédacteur. Il est vrai qu'il pourra se payer les saluts empressés du député qui veut s'assurer une entrée dans le numéro de demain pour y défendre une de ses mesures. Quand il passera dans la rue, quelques déclassés des lettres admireront silencieusement en lui l'homme qui peut se faire imprimer tous les jours, et il n'aura pas besoin de pendule pour se tenir éveillé le matin. Dès six heures, le propriétaire heureux d'avoir reçu la veille les félicitations et le remboursement d'idées qu'il ne saurait avoir, enverra carillonner à sa porte pour demander de la copie.

Le jour où sa réputation sera usée, où son cerveau desséché et aride ne produira plus rien, *l'article à faire* se fera encore. Un autre aura remplacé l'assistant-rédacteur dans la machine, et le *Drapeau de l'Union* sortira plus frais que jamais.

Paul avait franchi en huit jours la distance qui sépare la correction des épreuves de l'article à faire. Sa constitution, déjà façonnée au travail, ne souffrait pas trop de ce régime de forçat : la tâche se faisait à merveille, et M. Martineau frappait son gousset—signe de jubilation chez lui—en songeant à l'excellente acquisition qui

ornait son atelier. Quand la caisse chôrait, le pauvre garçon avait bien à souffrir quelque peu les brusqueries du propriétaire, mais l'habitude en était venue d'autant plus vite qu'aux jours de liesse et de billion, il fallait—non moindre danger—endurer sans sourciller ses plus minutieuses confidences.

Tout allait donc pour le mieux : Paul avait le nécessaire : Noémie de jolies robes, de beaux livres et son couvent à volonté, lorsqu'un matin le rédacteur de l'*Etoile Libérale* s'avisa de chercher querelle au *Drapeau de l'Union*.

Dans un de ses articles politiques, Paul avait cru bon de dire :

“ Le pays ne traversera la crise où il est, qu'en se retournant pieusement vers le passé. Là, dans la pénombre, il entreverra sous la garde de Dieu cette nationalité que nos pères ont conservée à force d'esprit de sacrifice, de foi naïve et de simplicité de mœurs. Cette vue seule saura le retremper, relever son énergie et lui permettre de parcourir sans trébucher le sentier de l'avenir.”

L'*Etoile Libérale* répondait :

“ Le passé a vieilli : se baisser et le ramasser c'est mettre la main sur un meuble vermoulu qui sous la moindre pression, mêlant sa poussière à la poussière qui le couvrait. Le progrès, la vapeur, le coton, la melasse, voilà les leviers qui poussent à la force, à la richesse, à l'avenir. Ils ont avantageusement remplacé ces mots creux et surannés que notre confrère du *Drapeau de l'Union* échappe dans son dernier article. Nous l'engageons donc à laisser cette rhétorique de convention dans la *pénombre*, et plus tard il saura nous remercier de ce conseil, le jour, où riche et indépendant, il lui sera donné de ne plus vendre son beau talent au parti dont il porte le *Drapeau*.”

La nécessité, en faisant de Paul un journaliste, lui avait inculqué cette dignité de sentiments qui, malheureusement, fait défaut à un si grand nombre de nos folliculaires. Discuter pour lui, c'était lutter contre un adversaire, avec les armes de l'ancienne chevalerie, la loyauté et la courtoisie.

Ce langage aux allures de carmagnole le désarçonna, et la nuit suivante passa, le regardant écrire une étude vivement touchée, sur le rôle exceptionnel qu'avait à jouer le journalisme dans un pays où sans cesse se coudoyaient antipathies religieuses, sociales et nationales. A lui de battre la marche, en sachant montrer à l'étranger ces formes de politesse exquise qui ne se puisent que dans la conviction, et bien leur persuader ainsi, que le jour où leur nombre et leur morgue arracherait la France de notre sol, elle saurait encore y reprendre pied sur les boutûres enfouies dans le guérêt de nos campagnes—la délicatesse et la foi.

A six heures du matin, le saute-ruisseau du journal fit son apparition sur le palier, demandant l'éternelle copie ; l'encre perlait encore sur le papier qui contenait cette digne réponse. Elle se sécha en route.

Resté seul, Paul se jeta un instant sur son lit pour chercher dans le sommeil, un peu de calme à cette agitation fiévreuse qui persiste encore à planer sur le cerveau qui s'est livré pendant cinq ou six heures à la gymnastique de l'encrier. L'assoupissement venait de le prendre, lorsque tout-à-coup, la porte du garni s'ouvrit et laissa passer la rubiconde personne de M. Martineau.

— Paresseux, dit-il, en se laissant choir sur une chaise, auprès du chevet de son employé.

Paul retomba automatiquement sur ses pieds : son propriétaire ne l'avait pas apprivoisée au luxe de ses visites.

— Ne vous dérangez pas, mon ami, continua la voix mielleuse de M. Martineau. Je ne serai pas long, car Dieu merci j'ai l'habitude des affaires, moi. Je viens vous voir au sujet du premier Québec que vous m'avez transmis. Il faudra en faire un autre.

— Me serait-il permis d'en savoir la raison ? reprit la voix mal assurée de Paul qui croyait dormir encore.

— Sac à papier ! elle est simple : je crois cet article un peu sérieux pour mes abonnés. L'occasion est délicieuse pour leur servir un petit scandale, chose dont ils raffolent. J'ai appris au cercle, hier soir, que le rédacteur de l'*Etoile Libérale* s'entête à être ivrogne : il faut profiter de cette faiblesse pour lui monter un éreintement. Tout en faisant rigoler mes lecteurs vous pourrez lui glisser, sous vent, qu'il vaut mieux savoir se faire payer ses idées que de les conserver dans l'eau-de-vie. Dieu merci ! j'ai l'habitude des affaires, moi. Cela sera prêt avant onze heures, n'est-ce pas ?

Cette proposition trouva Paul atterré : il resta silencieux quelques secondes, puis relevant lentement la tête, que la honte lui avait fait courber, il fixa sur M. Martineau ses yeux gris d'où sortaient des effluves de résolution et d'énergie :

— Ce que vous me demandez là, monsieur, est impossible. J'ai le tort, voyez-vous, d'être assez peu homme d'affaire pour suivre les pulsations de mon cœur. Cela contraire, il est vrai, les recettes de votre caisse, qui ne peut que se gonfler, en restant ouverte aux cancan d'écrivailleurs toujours à l'affut de ce qui se passe dans un pays où chacun connaît les qualités et les faiblesses de son voisin. Mais pour que pareil malheur ne se renouvelle plus à l'avenir, j'ai l'honneur de vous présenter avec mes respectueux hommages, ma démission d'assistant-rédacteur du *Drapeau de l'Union*.

Un geste péremptoire accompagnait ces paroles. M. Martineau ne se méprit pas sur la nature de sa portée, et reprit le chemin de la rue, murmurant prudemment entre ses dents :

— Têtes chaudes que ces jeunes gens ; les vieux ont beau leur montrer l'expérience, cela ne sert à rien. Mais laisse faire, un jour tu t'amortiras bien ! Rien n'assouplit mieux les idées que lorsqu'il faut manger.

Pendant les six mois passés au *Drapeau*, Paul avait, à force de miracles d'économie, réussi à mettre de côté douze dollars. Avec cette légère somme, il paya ses dettes flottantes, solda une semaine d'avance à la pension, et se mit en quête de trouver quelque chose à faire. Peu lui importait de voir saigner son orgueil blessé, pourvu que Noémie pût rester au couvent.

Huit jours passèrent à battre le pavé sans succès. L'historien qui lui faisait copier des manuscrits, autrefois, était prêt à lui confier de nouveau cette ingrate besogne. Il fallait néanmoins attendre le jour où s'écouleraient les 1000 premiers volumes de ses *Illustrations Canadiennes*, et cela promettait d'être assez long, car on avait à lutter contre un procédé très-ingénieux. Le rare acheteur prêtait l'ouvrage à ses amis, après l'avoir lu, et par cette économique combinaison, une circulation de 200 exemplaires suffisait au pays. Quant aux mères de famille, fières d'entendre leurs fils conjuguer avec aplomb le verbe *amo*, elle les avaient jugés mûrs pour le sixième. Partout il avait à se heurter ainsi, à ces phrases de politesse banale inventées contre les malheureux, à qui l'on ne veut rien dire, rien promettre, rien donner.

L'âme, le cœur s'usent vite à ce métier de solliciteur. Un autre que Paul aurait déjà donné raison aux paroles cyniques de M. Martineau, et peut être sans Noémie aurait-il succombé ; mais chef de famille, ayant à lui indiquer le sentier de la vie, dès l'enfance il s'était rangé de l'avis du poète :

Pas de tête plutôt qu'une souillure au front.

La lutte se continua jusqu'au jour, où tomba sur sa table la note arriérée d'une semaine de pension. Alors son courage l'abandonna. Sans argent, sans espoir d'en gagner bientôt, il offrit en gage sa garde-robe et descendit dans la rue avec la détermination d'aller chez la supérieure du couvent, où était sa sœur. Il lui avouerait tout, la prierait de garder Noémie quelque temps, et fort de cette promesse, prendrait à pied le chemin des Etats-Unis, pour essayer d'y faire un peu de cet or, si nécessaire, a dit un poète, pour vivre sur terre et dormir dessous.

Je le rencontrai au moment où il s'engageait dans la ruelle qui mène au cloître des Ursulines. Je ne sais si son air de profonde tristesse me frappa, mais flairant quelque chose d'inusité, je l'arrêtai.

Après quelques hésitations, Paul m'annonça tout ce qui s'était passé, et je venais de lui faire promettre d'abandonner pour quelque temps sa résolution et d'accepter l'hospitalité de mon garni, lorsque M. Bour, l'air affairé, une liasse de papier sous le bras,—pour la tenue—sortit de son bureau, situé près de là et nous aborda souriant, la bouche en cœur :

— Je causais précisément de vous, hier, avec un ministre, dit-il, en s'adressant à Paul. Je lui ai dit que c'était un véritable crime de laisser végéter au rez-de-chaussée d'un journal, une intelligence aussi bien faite que la vôtre, pour briller dans l'administration. Comme il fallait un secrétaire à son département, il s'est engagé à mettre ce poste à votre disposition.

Paul était tellement pétrifié d'étonnement que sa mémoire ne pouvait plus lui fournir aucunes paroles de remerciements. M. Bour attendit un instant l'effet de ses paroles, puis pressé par un de ses clients, s'éloigna en lui faisant un signe amical du bout de la main :

— Ne soyez pas si timide, jeune homme, ce n'est que simple reconnaissance de ma part.

Joyeux, nous ne fîmes qu'un bond chez moi. En route Paul échafaudait rêves sur rêves. Depuis longtemps il voulait faire apprendre à Noémie le dessin et la musique, art pour lesquels, se montraient chez elle les plus belles dispositions. Elle aurait des maîtres ; pendant les vacances, il jouirait des progrès de l'année, et cela aurait le bon effet de le distraire d'un long travail historique qu'il allait pourvoir mettre sur chantier—travail qu'il portait dans sa tête depuis bien longtemps. Bref, une quinzaine se passa à bâtir et rebâtir châteaux sur châteaux dans cette malheureuse Espagne qui n'en aura plus bientôt.

Un soir, Paul brodait comme toujours sur l'avenir. Longtemps il m'avait tenu suspendu à ses lèvres, écoutant avidement un des mille et un projets qu'il avait sur Noémie. J'étais encore sous le charme de cette voix vibrante et sympathique, lorsque tout-à-coup sa main qui chiffonnait distraitemment le dernier numéro de *l'Etoile Libérale*, se prit à trembler. Il pâlit, puis faisant un effort sur lui-même, m'indiqua silencieusement le fait divers suivant :

— CORRUPTION. — M. Tardy vient d'être nommé secrétaire du

ministre des Travaux Publics. Nous tenons de bonne source que ce transfuge de notre parti, s'est laissé séduire par M. Bour. Grâce à ce savant coup de tactique, ce député essentiellement *conservateur* vient de se débarrasser ainsi du seul rival à craindre pour les prochaines élections.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

(A continuer.)

---